



**HAL**  
open science

# Tum mihi prīma genās : phraséologie et étymologie du latin pūbēs

Romain Garnier

► **To cite this version:**

Romain Garnier. Tum mihi prīma genās : phraséologie et étymologie du latin pūbēs. Historische Sprachforschung, 2010, 123, pp.181-201. hal-00940872

**HAL Id: hal-00940872**

**<https://hal.science/hal-00940872>**

Submitted on 3 Feb 2014

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## TVM MIHI PRĪMA GENĀS : PHRASÉOLOGIE ET ÉTYMOLOGIE DU LATIN *PŪBĒS*

RÉSUMÉ—Le lat *pūbēs*, *-is* f. « poils pubiens » et « classe des jeunes gens pubères » relève du vieux fond du vocabulaire latin. Il fonctionne nettement comme un *collectif*. Son accointance avec le vocabulaire de l'agriculture (au sens de « duvet des plantes ») relève d'une phraséologie ancienne, dont on peut produire maints exemples. Il en va de même pour l'inchoatif *pūbescō* « se revêtir de duvet » qui se dit également des hommes et des plantes. Gage d'archaïsme, il existe un adjectif sigmatique *pūbēs*, *-ēris* « couvert de duvet, pubère ». Cette famille obscure s'avère totalement immotivable à l'intérieur du latin, et le manque de données comparatives directes conduit à de prudentes réserves ou bien à une accumulation d'hypothèses ingénieuses mais engagées sans fondement et sans perspective. Il est expédient de partir d'un ancien composé en  $*b^h(\mu)-\acute{e}s$  incluant la racine i.-e.  $*b^huH-$  « croître, pousser ». Il faut admettre que ce composé reflète une construction à l'instrumental « se revêtir de (duvet) ». Ce type est illustré par le gr.  $\theta\rho\iota\acute{\xi}\iota\ \pi\epsilon\phi\bar{\nu}\kappa\acute{\epsilon}\nu\alpha\iota$  « être couvert de poils ». On connaît le modèle corrolaire incluant l'accusatif de la partie du corps (gr.  $\pi\acute{\omicron}\gamma\omega\nu\alpha\ \phi\acute{\upsilon}\epsilon\iota\nu$  « avoir la barbe qui pousse »). Le latin possède des tours à l'instrumental (*flōribus / pampinīs pūbescere* « se revêtir de fleurs / de pampres »). L'étude du dossier conduit à poser pour le lat. *pūbēs*, *-ēris* « couvert de duvet, pubère » un ancien composé hypostatique sur thème d'instrumental. On admettra un étymon i.-e.  $*Hp-u-h_1-b^h(\mu)-\acute{e}s$  « qui se revêt de duvet / d'une toison » en relation avec le collectif  $*Hp-u-h_1-b^h(\mu)-\acute{e}(\acute{j})$  f. « couche de duvet, poils pubiens » et « classe des jeunes gens pubères ». Ces deux formes refléteraient un modèle syntaxique restituable comme i.-e.  $*Hp-\acute{u}-h_1\ b^huH-$  « se revêtir de duvet ».

### 1. étude du latin *pūbēs* :

#### 1.1. histoire des mots :

Le lat. *pūbēs*, *-is* f. recouvre un tel champ d'acceptions qu'il est difficile d'en embrasser la totalité, et plus encore d'établir la filiation diachronique de ses emplois. Tout au plus se contentera-t-on d'esquisser les aires lexicales de ce terme, en étudiant son fonctionnement au sein de la famille. De fait, selon chaque aire, on relève une tendance à l'émergence d'un groupe sémantiquement cohérent. C'est ainsi qu'en regard de *pūbēs* pris au sens technique de « duvet des plantes » on trouve le verbe *pūbeō* « être couvert de duvet » (Virg., *En.* 4, 514, *pūbēntēs herbā* « herbes couvertes de duvet »). L'adjectif sigmatique *pūbēs*, *-ēris* vaudra alors « couvert de duvet » (Virg., *En.* 12, 413, *pūberibus foliīs* « avec des feuilles couvertes de duvet »). Le verbe *pūbescere* signifie « se couvrir de feuillage » et gouverne un ablatif instrumental : c'est le type *prātaque pūbescunt uariōrum flōre colōrum* (Ov., *Tr.* 3, 12, 1) « et les prés se revêtent de fleurs aux diverses couleurs ». On relève ainsi chez Cicéron le tour *pampinīs pūbescere* « se couvrir de pampres »<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Citation d'Ennius en *Tusc.* 1. 69, (*hīc non intermittit*) *uītēs laetificāe pampinīs pūbescere* (= Enn., *Eum.* W 158) « (ici on voit invariablement) la vigne enchanteresse épandre ses pampres ».

En regard de *pūbēs* au sens de « pilosité, duvet du corps » on rendra l'inchoatif *pūbēscō* par « se revêtir de duvet ». Chez Lucrèce (5, 673), il fait couple antithétique avec le privatif *impūbis* signifiant « lisse, sans poils » :

*nec minus in certō dentēs cadere imperat aetās  
tempore, et impūbem mollī pūbēscere ueste*

« C'est à date non moins fixe que l'âge impérieux contraint nos dents à tomber, et qu'on moment de la puberté, il revêt d'un tendre duvet le corps de l'adolescent ».

Dans la même sphère sémantique on relève l'emploi de *pūbertās* au sens de « barbe » (Cic., *Nat.* 2, 86, *sī quī dentēs et pūbertātem nātūrā dīcat existere* « si on admet que les dents et la barbe poussent en vertu d'un principe de croissance »). Une des acceptions les plus courantes de *pūbēs*, *-is* est celle de « poils pubiens » (ADAMS 1982 : 76). On notera que ce terme fonctionne alors comme un collectif (Cels. 7.19, 1, *deinde si inguen incīdendum est idque iam pūbe contegitur, ante rādendum est* « s'il faut pratiquer une incision sur le bas-ventre et qu'il est déjà couvert de poils pubiens, il convient de le raser auparavant »). Il désigne parfois la toison intime de la femme : *pūbēs* est alors un « deck-word » pour *cunnus* (ADAMS 1982 : 224)<sup>2</sup>.

Le développement de la pilosité enfenne, la notion de maturité sexuelle - c'est une des acceptions de *pūbertās*<sup>3</sup> et la seule qui survive dans les langues romanes (fr. *puberté*). À Rome, le garçon est pubère à quatorze ans, et la fille à douze ans. Le *Digeste* (12. 6. 13, 1) emploie le tour *pūbēs factus* « devenu pubère ». Nous sommes ici dans le strict vocabulaire institutionnel, et non plus dans le domaine de la sexualité. Le verbe *pūbēscere* signifie en ce cas « venir à maturité »<sup>4</sup>. Substantivé, le terme *pūberēs* désigne l'ensemble des jeunes gens parvenus à l'âge d'homme (Cés., *G.* 5. 56, 2, *omnēs pūberēs armātī conuenīre consuētī sunt* « selon l'usage, tous ceux qui ont l'âge d'homme doivent venir en armes à l'assemblée »). Le pluriel *pūberēs* est souvent remplacé par le féminin *pūbēs*, *-is* « ensemble des jeunes gens »<sup>5</sup>. Ce dernier fonctionne manifestement comme un *collectif*, dans des formules archaïques de la langue du droit. Cet emploi fournit la clef de *pūblicus* « du peuple, public » qui renouvelle

<sup>2</sup> Il n'est que de citer le distique d'Ovide (*Ars* 2. 613), *Ipsa Venus pūbem, quotiens uēlāmina pōnit # Prōtegitur laeuā sēmireducta manū*. « Vénus elle-même, quand elle quitte ses vêtements, dissimule son sexe de sa main gauche en se ramenant à-demi en arrière ».

<sup>3</sup> Ainsi chez Tac., *G.* 20, *Sēra iuuenum uenus, eōque inexhausta pūbertās*. « Les désirs des hommes sont tardifs, de là une maturité intacte ».

<sup>4</sup> Fait notable, *pūbēscō* « venir à maturité » se dit aussi des plantes, ainsi chez Cic., *Nat.* 1, 4, *tempestātēs ac temporum uarietātēs cēlīque mūtationēs, quibus omnia, quae terra gignat, mātūrāta pūbēscant, ā dīs immortalibus tribuī generī hūmānō putant*. « Selon eux (scil. les philosophes) les variations de températures, le cours régulier des saisons, et le déplacement des corps célestes, qui font que les fruits de la terre croissent et viennent à maturité sont un cadeau des dieux immortels au genre humain ». Un passage du livre 2 glose *pūbēscō* par *mātūritātem adsequī* : Cic. *Nat.* 2, 50, *multaque ab eā mānant et fluunt, quibus et animantēs alantur augēscantque et pūbēscant mātūritātem adsequantur, quae oriuntur ē terrā* « d'elle (scil. de la lune) nous viennent l'humidité, la rosée utiles à l'alimentation des êtres animés, à leur croissance, à la venue pour eux de l'âge adulte et permettant aux produits du sol de venir à maturité ».

<sup>5</sup> En ce sens, on emploie aussi bien *pūbertās* « la jeunesse » (Val.-Max. 2.1., 10, *Pūbertās cānis suum decus reddēbat*. « Les jeunes gens rendaient aux anciens l'honneur qui leur était dû »).

l'archaïque *poplicus*<sup>6</sup> fait sur *populus*<sup>7</sup>. Il faut vraisemblablement partir d'une contamination de *poplicē* « tout le peuple ensemble » avec *\*pūbicē* « toute la classe des adultes ensemble » (FRUYT, 1986 : 43). Ce registre de langue est particulièrement archaïque ou poétique :

P.-Fest. 301, 3 *pūbe præsente est populō præsente*  
« en présence de la *pūbēs*, c'est-à-dire 'en présence du peuple' ».

Pl., *Ps.* 126, *pūbī præsenti in contiōne, omnī poplō*  
« en présence du peuple, en pleine assemblée »

Cat., 64, 4 *lectī iuuenes, Argīuæ rōbora pūbis #*  
« des héros robustes, l'élite de la jeunesse argienne »

## 1.2. état de la question :

Le système ancien repose sur un substantif *pūbēs*, *-is* f. « zone des poils pubiens, pubis, puberté » et « classe des jeunes gens pubères ». L'adjectif sigmatique *pūbēs*, *-ēris* « couvert de duvet, pubère, viril » s'oppose régulièrement à un privatif en *-i-* (*impūbis*, *-is* « non-encore couvert de poils, non-pubère »<sup>8</sup>). Le verbe *pūbeō* « être couvert de duvet » a toute chance d'être sorti du participe *pūbēns*, doublet de *pūbēs*, *-ēris*<sup>9</sup>.

Il n'est pas possible de trouver un correspondant direct au lat. *pūbēs*. On en rapproche pourtant le véd. *pūmān* « mâle » qui est également obscur en sanskrit (ADAMS, 1985a : 1). Dans l'état actuel du dossier, ce rapprochement fondé sur une vague ressemblance fait figure de *Wurzeletymologie*. Il faut s'aviser que le véd. *pūmān* possède une flexion *sui generis*<sup>10</sup>. Il faut beaucoup d'habileté pour relier directement ces formes : le védique refléterait un ancien paradigme holokinétique de type *\*péum-ōs*, gén. *\*pum-s-és* « virilité ». Il existerait un dérivé *\*pum-ró-* « pubère » ainsi qu'un privatif sigmatique *\*ḡ-pum-es-* « non-pubère ». Le proto-lat. *\*peubro-* « pubère » refléterait un degré plein *\*peum-ró-* (ADAMS, 1985a : 6—7).

<sup>6</sup> Encore attesté dans l'archaïsant *Sénatus-consulte des Bacchanales* (=CIL 581), l. 15—16, NEVE.IN. POPLICOD. NEVE.IN. (16) PREIVATOD. « ni en public ni en privé ». Cette tournure est modernisée chez Cic., *Verr.* 4. 137, *neque pūblicē neque prīuātīm* « ni à titre public ni à titre privé ».

<sup>7</sup> Il existe un correspondant sabellique : l'ombr. *puprike* (dat. sg.), attesté comme épithète, *puemune / puprike* (III 27) « en l'honneur de Pōmōnus Poplicus ». L'ombr. *\*pupriko-* reflète un thème sabell. com. *\*popliko-*.

<sup>8</sup> Peut-être un ancien *bahuvrīhi* (*\*im-pūbi-* « qui ne possède point la puberté »). Quelle qu'en soit l'étymologie, le substantif *pūbēs* f. « toison, puberté » doit être un authentique thème en *-i-*. L'adjectif *\*pūbicus* « concernant la classe des adultes » s'analyse en *\*pūb-i-ko-*. Le nominatif *pūb-ēs* a toute chance de refléter un plus ancien *\*pūb-ē* (<*\*-ē(i)*) recaractérisé par la désinence *-s*, à l'instar du type *uerrēs* m. « verrat » qui repose sur lat. *\*uerrē* + *-s*. Le lat. *\*uerrē* (<*\*uorsē(n)*) est sans doute superposable au véd. *vṛsā* m. « mâle » (<*\*h<sub>2</sub>uṛs-ē(n)*).

<sup>9</sup> Selon la normalisation qui s'observe entre l'anomal *prægnās* (<*\*préh<sub>2</sub>-i-ḡph<sub>1</sub>-t-* « qui est près d'engendrer ») et la forme normalisée en pseudo-participe (*prægnāns* « enceinte »). La forme-pivot est le nominatif singulier, où le *-n-* ne se prononçait point. Dans la pratique, *pūbēs* et *pūbēns* sont interchangeable (Virg., *En.* 4, 514, *pūbēntēs herbæ* « herbes couvertes de duvet » permute librement et sans aucune nuance de sens appréciable avec *En.* 12, 413, *pūberibus foliīs* « avec des feuilles couvertes de duvet »). Le verbe *pūbeō* n'est employé que tardivement ailleurs qu'au participe (ainsi KELLER, 1992 : 360).

<sup>10</sup> Nom. *\*pūmāms-*, acc. *pūmāmsam*, gén. *pūms-ās*.

Cette explication a le mérite d'exister, mais achoppe en bien des endroits : tout d'abord le védique *púmān* signifie « mâle » (humain ou animal) et ne saurait refléter un ancien substantif féminin animé (au sens de « virilité » ou de « puberté »). Quel qu'en soit le détail morphologique, il continue un ancien adjectif. Il doit s'agir de tout autre chose<sup>11</sup>. Le véd. *púmān* « mâle » et le latin *pūbēs*, *-ēris* « couvert de poils, pubère » doivent être étymologiquement apparentés, mais n'ont sans doute que le premier membre en commun. En latin, il est malaisé de faire sortir toute la famille d'un étymon i.-e. *\*peum-ró*<sup>12</sup> > *\*peubro-* > *pūber*, car en ce cas on aurait une flexion de type †*pūber*, *pūbra*, *pūbrum* et non pas de type *pūbēs*, *-ērem*. L'inchoatif serait plutôt †*pūbrēscō* (type *crēbrēscō*). Il n'est guère possible de rendre compte de lat. *impūber* par un étymon *\*ḡ-pum-es-* « non-pubère ». Il faudrait admettre une influence du simple *\*pūbro-* (<*\*peubro-*) qui n'existe pas<sup>13</sup>. De plus, *impūbis* semble bien être la meilleure forme. Le neutre acrostatique *\*póums*, *\*péums-s* (→ *\*pums-és*) « fourrure »<sup>14</sup> posé par ADAMS (1985a : 11, n. 21) n'entraîne guère la conviction<sup>15</sup>.

### 1.3. nouvelle proposition étymologique :

Le véd. *púmān* et le latin *pūbēs*, *-ēris* sont deux formations obscures. Le mot latin se situe au sein de toute une famille (*pūbēs*, *-is* f. « toison », *\*pūbicus* « qui concerne la classe des adultes » et *pūbēscō* « se revêtir de duvet »), au lieu que le terme védique, isolé, ne fournit que des composés (en *pums-*<sup>16</sup> ou *pum-*<sup>17</sup>). Ces deux termes relèvent sans doute de la langue des éleveurs, qui participe souvent du fond le plus ancien de la langue. Tout le système étymologique actuel repose sur deux positions *a priori* : l'authenticité du *-m-* dans le véd. *púmāms-* (qui repose sans doute sur un ancien *\*pu-vāms-*) et l'antiquité du *-r-* dans le lat. *pūber*, *-ēris* (qui repose sur une généralisation en finale absolue du thème *\*pūbes-V-* avec rhotacisme, le thème †*pūbr-*, prétendument fondateur, n'étant par ailleurs jamais attesté).

<sup>11</sup> Il n'est pas du tout sûr que le *\*-m-* soit ancien. Il est plus facile d'admettre un dérivé possessif en *\*-mōs* « pourvu de » avec dissimilation de type *\*-u-ḡ-V-* → *\*-u-m-V-*. Cette dissimilation s'observe en indo-iranien, dans l'av. *fsumant-* « riche en troupeaux » (<*\*pḱ-u-ḡont-*) et le véd. *gómant-* « riche en bœufs » (<*\*g'óu-ḡont-*), ainsi qu'en anatolien (KIMBALL, 1999 : 374), dans le hitt. *arnumeni* « nous prenons » (<*\*ar-nu-weni*). Le véd. *púmān*, *púmāmsam*, *pums-ás* « mâle » refléterait en ce cas un ancien dérivé *\*pu-vās*, *\*pu-vāntam*, *\*pu-vat-ás* « pourvu de toison, pubère, viril ». La flexion s'expliquerait par un remaniement de type *\*pu-vāns*, *\*pu-vāns-am* (± *vid-vāms*, *vidvāms-am*) avec généralisation de la nasale de l'accusatif et de la longue du nominatif. La dissimilation rendait la forme inanalysable comme un dérivé en *-vāms*, d'où le recul de l'accent.

<sup>12</sup> Admis par MAYRHOFER (*EWaiA* II : 144—145 s.u. *púmān*).

<sup>13</sup> Le traitement phonétique *\*Ceumr-* > lat. *Cūbr-* est inférable du type *\*Ceimr-* > lat. *Cībr-* qui s'observe dans le lat. *hībernus* (<it. com. *\*χeimr-ino-* ± gr. *χειμεριῖος* « hivernal »). Le prototype *\*peum-ró-* donnant un hypothétique *\*pūber*, *-bra*, *-brum* aurait totalement oblitéré l'allomorphe †*pūm-* de la racine. Pour rendre compte du thème *pūb-*, il est absolument nécessaire d'avoir un thème en *\*-r-* (qui est posé de façon circulaire).

<sup>14</sup> L'auteur pose un suffixe *\*-ms-* en partant d'un sème de base *\*pu-* « poil ». Il convoque le témoignage d'i.-e. *\*mēms-* « chair » (ADAMS, 1985a : 13 et 1985b : 243, n. 7), lequel est non-élucidé à ce jour. Expliquer *\*póums* par *\*mēms*, c'est expliquer *obscurum per obscurius*.

<sup>15</sup> Le slave *\*puxŭ* « fourrure » reflète *\*póus-o-* (v.-r. *nyxъ* « garniture de fourrure » = r. *onyxa*), non *\*póumso-*. Quant à l'alb. *push* m. « fourrure » il repose très probablement sur un étymon i.-e. *\*puḱ-s-o-* apparenté au nom germanique du « renard » conservé par l'angl. *fox* et l'all. *Fuchs* (<west. *\*fuhsa-*). Le véd. *púccha-* m. « queue » s'expliquerait bien par la substantivation d'un adjectif *\*puḱ-sḱ-ó-* « garni de fourrure ».

<sup>16</sup> Ainsi le skr. ép. *pums-kāmā* f. « coureuse d'hommes ».

<sup>17</sup> Noter *pumgava-* « taureau » (<<*\*pumad-gav-á-* forme réduite du juxtaposé *\*gó- púmān* « bovin mâle »).

Il est sans doute plus raisonnable de poser deux formations radicalement différentes pour les faits latins et védiques : un ancien dérivé possessif en \*- $\mu\acute{o}s$ , \*- $\mu\acute{o}nt-m$ , \*- $\mu\acute{o}nt-és$  pourrait rendre compte du véd. *púmān* (<< \**pu-vās*, \**pu-vánt-am* « riche en \**pu* »). L'hétéroclisie aurait été monnayée par une double action analogique : extension de la longue du nominatif à l'accusatif et généralisation de la nasale sur le modèle du participe parfait actif (véd. *vid-vāms-*, *vid-vāms-am*). On obtenait ainsi un paradigme \**pumāms-*, acc. \**pumāms-am* (dissimilation de \**puvāms-*, acc. \**puvāms-am*) qui n'était plus senti comme un dérivé primaire, mais comme un substantif, d'où la flexion *púmāms-*, voc. *pumas*, acc. *púmāms-am*, gén. *pums-ás* qui est synchroniquement celle d'une sorte de nom-racine hybride<sup>18</sup>.

Pour le lat. *pūbēs*, -*ēris* « couvert de duvet » il faut peut-être restituer un ancien composé en \* $^{\circ}b^h(u)-és$  construit sur la racine \* $b^huH-$ <sup>19</sup> au sens de « pousser, croître » (*DELG* : 542). Les *pūberēs* sont ceux dont la toison intime s'est développée. Le sème \**pu-* (quel qu'en soit le détail étymologique) doit enfermer la notion de pilosité. La forme latine refléterait en ce cas quelque chose comme \* $pū-b^h(u)-és$  (ou \* $pe/ou-b^h(u)-és$ ). Une laryngale initiale n'est pas non plus à exclure (soit \* $Hpū-b^h(u)-és$  ou \* $Hpe/ou-b^h(u)-és$ ). La forme védique refléterait en ce cas \*( $H$ )*pu- $\mu\acute{o}s$*  « pourvu de toison ». Le premier membre du composé latin reposerait ainsi sur un thème \*( $H$ )*pu-H-* ou bien \*( $H$ )*pe/ou-*. Ces formes sont peut-être à resegmenter comme d'anciens thèmes en \*-*u-* (soit respectivement \*( $H$ )*p-u-*, \*( $H$ )*p-u-H-* ou bien \*( $H$ )*p-e/ou-*). Typologiquement, on connaît les dérivés i.-e. \* $h_2j-u-h_3\check{o}(n)$  « pourvu de vigueur » (véd. *yuvā*, lat. *iuuenis*) en regard d'i.-e. \* $h_2\acute{o}j-u$  (véd. *āyu* n. « vie ») et \* $p\acute{k}-u-\mu\acute{o}s$ , \* $p\acute{k}-u-\mu\acute{o}nt-m$ , \* $p\acute{k}-u-\mu\acute{o}nt-és$  « riche en troupeaux » (av. *fšumant-*) en regard du collectif hystérokinétique \* $p\acute{k}-é\mu$  n. « troupeau ». Toute tentative d'approfondissement du dossier étymologique de lat. *pūbēs* implique l'identification du premier membre de composé. Structurellement, on serait en droit d'attendre un thème en \*-*u-* nécessairement de type \* $Hp-u-$  « toison » ou bien un nom-racine \*( $H$ )*pé/ó\mu-* « toison » (mais cette dernière possibilité semble peu probable<sup>20</sup>). Plusieurs connexions étymologiques s'ouvrent alors, si peu qu'on renonce au prototype acrostatique \* $pó\mu s-$  n. « toison » (qui contrevient à la loi de *Stang*).

<sup>18</sup> On ne retiendra pas les vues d'EICHNER (1974), qui pose un ancien composé *karmadhāraya* \**pu-mās* « enfant mâle ». Le premier membre de composé \**pu-* serait apparenté à i.-e. \**pu-tlo-* (skr. *putra-* « enfant »), ainsi qu'à gr. \**παφίδ-* « enfant ». Le second membre serait apparenté au lat. *mās* « mâle » qui est totalement obscur. On ne retiendra pas l'hypothèse d'ADAMS (1985b : 243) qui pose pour *mās*, *māris* le sens de « pénis », lequel n'est jamais attesté. La racine sous-jacente ne saurait être \**mā-* « couler ». La forme *māris* (non-conforme à la phonétique latine), s'explique par une généralisation en finale du thème rhotacisé \**mār* > *mār* (cf. *Cæsar*, -*āris*). Il est possible d'admettre un ancien nom d'action \**démh<sub>2</sub>-s-*, loc. \**dīh<sub>2</sub>-és* « monte, saillie » peut-être reflété par le hitt. *dammišḫa-* « oppression » (< \**démh<sub>2</sub>-sh<sub>2</sub>-o-*) d'où l'on tirait par hypostase un nom-d'agent \**dm(h<sub>2</sub>)-és* (< \**dīh<sub>2</sub>-és+-s*), gén. \**dīh<sub>2</sub>-s-és* « monteur » (d'où proto-lat. \*(*d*)*mēs*, \*(*d*)*mās-és* « monteur » >> *mās*, \**mār-is* et *māsculus*). Le grec homérique conserve des tournures de type *γυναικα δαμάσσαι* « épouser (litt. monter) une femme » et, du point de vue de la femme, *ἀνδρὶ δαμῆναι* « être soumise à un époux » (Γ 301). La jeune fille (non-montée) est dite *ἀδμής* (ζ 109 & 228, *παρθένος ἀδμής* # « la jeune fille non-montée » = Artémis). Une phraséologie similaire se retrouve dans le domaine hittite, dans la langue des éleveurs (*KBo* II 12 et V 12), X. UDU. *ḪI.A...natta arkanteš* « dix brebis non montées » (WATKINS, 1985 : 457).

<sup>19</sup> Pour le traitement phonétique \* $^{\circ}b^huH-o-$  > \* $^{\circ}b^hu\mu-o-$  > \* $^{\circ}b^h\mu-o-$  > \* $^{\circ}b^h(u)-o-$  voir GARNIER (2008b : 87—88). Pour ladite loi-*veoyvós* (\**V-CR(H)-V-*), on peut se référer à M. MAYRHOFER (1986 : 129) ainsi qu'à I. BALLES (2006 : 30).

<sup>20</sup> Le seul nom-racine de structure \**Có\mu-* est i.-e. \**g<sup>h</sup>ó\mu-* « bovin » qui est anomal.

## 2. existe-t-il une base $*(H)pu-$ « poil » en indo-européen ?

### 2.1. hittite *puttar* (<sup>síG</sup> *pu-ut-tar*) « touffe de poils »

S'il convient de retrouver trace d'un thème  $*(H)pu-$  au sens de « poil, duvet, toison », le domaine anatolien offre un bon candidat. Dans un passage du rituel de *Tunnawi* (*KUB VII 53*), on rapporte qu'un bouc s'engage dans une porte faite d'aubépine, et que le buisson lui arrache une touffe de poils (<sup>síG</sup> *pu-ut-tar*). Ce terme est précédé du déterminatif SÍG (𐎎𐎌𐎗) « laine ». Noter que le logogramme SÍG reflète l'akkadien *šīpātu* (plur. tant.) « laine » ou bien le terme *šārtu* « poils, chevelure, barbe » (SÍG ÀKA 𐎎𐎌𐎗 𐎎𐎌𐎗 valant plutôt akk. *itqu* « toison »). Immotivé dans la synchronie du hittite, le neutre *puttar* est sans doute du type de *ittar* n. « chemin » qui représente un compromis entre les deux thèmes flexionnels attendus  $*ēdar$ ,  $*itt(a)naš$  ( $<*h_1éj-t_ṛ$ ,  $*h_1i-tén-s$ )<sup>21</sup>. Il faut admettre un nominatif / accusatif  $*pūdar$  ( $<*péu-t_ṛ$ ) avec lénition, alternant avec un génitif  $*putt(a)naš$  ( $<*pu-t-én-s$ ). Ces deux thèmes se seraient croisés pour aboutir au hitt. *puttar*<sup>22</sup> (RIEKEN, 1999 : 377).

Le terme *puttar* ne possède aucune assise verbale en hittite, et diffère des déverbatifs en  $-ātar$  /  $-ādar$  ( $<*i.-e. -éh_2-+ *t_ṛ$ ) qui se caractérisent par leur productivité : *adātar*, *adannaš* « nourriture » (sert en synchronie d'infinitif au verbe *ed-*, *ad-* « manger ») et *išpiyātar* « fait d'être rassasié » (dont on notera qu'il est indexé sur la diathèse du verbe médio-réflexif *išpāi-* « se rassasier »). Cette classe fournit aussi des collectifs / abstraits : c'est le type *antuḥšātar* « humanité ». Or, il est évident que le hitt. <sup>síG</sup> *puttar* n'est ni un infinitif, ni un abstrait, ni un collectif, pas plus qu'il ne saurait refléter un ancien nom d'instrument en  $*-tró-$ . S'il est bien d'origine indo-européenne (ce que nul ne semble contester), il s'agit donc très probablement d'un terme hérité, mais obscur en anatolien même. Le suffixe  $*-t_ṛ$  n'est pas primaire et vient s'adjoindre à un ancien thème  $*(H)p-éu-$  « toison » (ou bien à un ancien nom-racine  $*(H)póu-$ <sup>23</sup>).

Le hitt. <sup>síG</sup> *puttar* s'expliquerait alors par un dérivé secondaire, du type de hitt. *karāwar* n. « corne » qui reflète un neutre  $*k̄(r)r-éh_2-uṛ$  « corne » (gén.  $*k̄(r)r-éh_2-un-os$ )<sup>24</sup> en regard d'un collectif  $*k̄(r)r-éh_2$  f. « ramure, bois, cornes ». On peut supposer une dérivation morphologique similaire pour le hitt. <sup>síG</sup> *puttar* : d'un ancien collectif  $*(H)p-éu-$  « toison » aurait été extrait un abstrait  $*(H)p-éu-t_ṛ$  « pubescence » (secondairement concrétisé au sens de « touffe de poils »).

<sup>21</sup> Le lat. *iter*, *itineris* n. « chemin » présente lui-aussi un nivellement du degré plein par le degré zéro, de même que le tokh. A *ytār* « chemin » ( $<*h_1i-tōr$  << collectif  $*h_1éj-tōr$ ,  $*h_1i-tn-és$ ) selon RIEKEN (1999 : 376).

<sup>22</sup> KLOEKHORST (2008 : 683) rétablit une longue pour le hitt. *pūtтар*, qu'il tire de la *scriptio plena* (hitt. récent) <sup>síG</sup> *pu-u-u-tar* « boucle, mèche ». Ce fait va dans le sens d'un remaniement analogique, car une dentale sourde subi la lénition après voyelle longue. Le hitt. *uttar* n. « parole » (<< proto-anat.  $*wādar$ ,  $*uttan$   $<*(h_2)uódh_2-t_ṛ$ ,  $*h_2udh_2-én$ ) présente un nivellement paradigmatique tout semblable (KIMBALL, 1999 : 407).

<sup>23</sup> Aucun témoignage ne vient plaider en faveur d'un tel nom-racine, d'autant que la dérivation secondaire (avec passage au degré zéro) suppose plutôt un ancien thème en  $*-u-$  (soit  $*Hp-éu- \rightarrow *Hp-u-uōs$  >> véd. *púmān*).

<sup>24</sup> Ainsi NUSSBAUM (1986 : 34, n. 20). L'allomorphe  $*k̄(r)r-$  s'explique par la loi de Lindemann.

## 2.2. v.-isl. *fuð* et all. mod. *Fotze* :

Le germanique présente un terme sans doute apparenté au hitt. *puttar*. Il s'agit du nom de la toison intime de la femme (all. mod. *Fotze* « cunnus »). Le sens fondamental est bien « toison » à en juger par le v.h.a. *fotte* « cunnus » vs *fosse* « uillus » (*EWdS* : 310—311). Ces formes supposent un étymon germ. com. *\*futtō* avec géminée expressive. Le suisse all. *Fötzel* « fripouille, canaille » reflète un dérivé *\*futt-ila-* (pour le sens, on peut rapprocher r. пизд́а́ et пизд́е́ц, fr. *con* et *connard*). En regard de cette formation expressive, le v.-norv. *\*fuð* « cunnus »<sup>25</sup> reflète un étymon germ. com. *\*fuðō* f. « toison intime (de la femme) ». Ces termes ne s'expliquent pas à l'intérieur du germanique. Mécaniquement, on peut poser un prototype post-i.-e. *\*pu(t)tā* (*uel sim.*). Il est séduisant de motiver ce prototype, en posant un dérivé *\*(H)p-u-téh<sub>2</sub>* f. « toison, fourrure » (← *\*(H)p-u-tó-* « pourvu d'une toison, poilu »<sup>26</sup>).

## 2.3. latin *pilus* et v.-irl. *ul* « barbe »

Le lat. *pilus* m. « poil » est ancien et survit dans les langues romanes (fr. *poil*). Il se dit d'une quantité infime, ainsi dans le tour au génitif de prix *pilī facere* « faire peu de cas de »<sup>27</sup>. Il existe un verbe *pilāre* « épiler » (noter *dē-pilāre* « épiler, plumer » et « dépouiller »<sup>28</sup>). On lui connaît une acception intransitive (« se couvrir de poils »)<sup>29</sup>. Le système ancien devait associer un présent intransitif *\*pileō* « se couvrir de poils » (du type de *glubeō* « peler, perdre son écorce ») et un présent transitif *pilāre* « épiler » (de type *glubāre* « écorcer »). Ce terme n'étant pas suffisamment expressif, on lui a substitué des formations plus étoffées : *\*pilūcāre* supposé par son fréquentatif *\*pilūc-icāre* (v. fr. *peluchier* « éplucher »). Le dérivé *pilōsus* « pourvu de poils » (noter *\*pilūtus* > fr. *poilu*) est reflété par le fr. *pileux* (qui est savant), ainsi que par le substantif « populaire » *pelouse* (issu du v.-fr. *peleus* « gazon »).

Le v.-irl. *ul* m. (< celt. com. *\*ful-u-*) « barbe » est sans doute apparenté au lat. *pilus* (ainsi *WH II* : 305). La labiale initiale est assurée par le composé privatif *am-ulchach* « imberbe ». Ce terme est attesté dans le *Táin bó Cúailnge*, v. 2478—82,

*And sin conattech Medb Fergus do chomlund  
& do chomrac ra Coin Culaind ar ros fémmid  
fīru Hérend. « Nir bo chomadas dam-sa sain, bar  
Fergus, comrac ra gilla n-óc n-amulchach gan  
ulcha itir, & ram dalta badessin ».*

<sup>25</sup> Seulement attesté en composition.

<sup>26</sup> La dérivation serait du même type que gr. hom. πινυτή f. « sagesse » vs. πινυτός « sage ». Sur la foi du germanique, il n'est pas exclu de partir d'un nom-racine *\*(H)pú-* « poil », car la dérivation en *\*-tó-* sur nom-racine reste une possibilité envisageable. S'il s'agit en revanche d'un ancien thème en *-u-*, nous aurions ici affaire au type de lett. *grūts* « lourd ». Ce terme est le cognat du lat. (dial.) *brūtus* « lourd d'esprit, stupide » (< *\*g<sup>h</sup>ruh<sub>2</sub>-tó-* ← *\*g<sup>h</sup>h<sub>2</sub>-u-tó-* « caractérisé par la lourdeur »).

<sup>27</sup> Pétr., *Sat.* 44, *nēmō Iouem pilī facit* « plus personne ne fait le moindre cas de Jupiter ».

<sup>28</sup> D'où « piller ». Pour le cas similaire de *dē-spoliāre* « ôter la peau », se référer à J.-P. BRACHET (2001).

<sup>29</sup> Ainsi chez P.-Fest. 225, 4, *Pilat : pilōs habēre incipit* « il commence à avoir des poils ».



« Ensuite Medb commanda à Fergus d’aller en avant et de se mesurer au combat avec Cú Chulain, car les hommes de Erin avaient échoué. ‘Cela ne me siérait point, dit Fergus, de combattre avec un serviteur, un garçon glabre, sans barbe, et mon propre disciple’ ».

Le jeune héros Cú Chulain est ainsi successivement traité par Fergus de jeune garçon (v.-irl. *óg* < celt. com. \**juuŋ-k-os*<sup>30</sup>), de serviteur (v.-irl. *gille*) et d’enfant placé en fosterage (v.-irl. *dalta* < celt. com. \**dē-al-t(i)jos*). Son maître le juge indigne d’un combat singulier, car il ne présente pas encore les marques de la puberté : il est qualifié de *am-ulchach* « imberbe » (< celt. com. \**am-φul-u-k-āk-os*), épithète dédoublée par le tour *gan ulcha* « sans barbe » qui présente une cassure poétique du composé.

Les thèmes en \*-*lu-* sont rares, mais ce type est bien attesté en indo-européen. Ils sont souvent primaires, à l’instar du véd. *dhāri-* « qui est à la mamelle, qui tête » (formulaire en AV. 4. 18, 2c, # *vatsó dhāri-iva* « comme un veau à la mamelle »). Le gr. *θηλυς* veut dire « féminin, femelle » (en propre « qui allaite »). Il est possible de poser un étymon \**d<sup>h</sup>eh<sub>1</sub>-lú-* « en rapport avec l’allaitement ». Le sanskrit classique possède un agglomérat de suffixes dans les déverbatifs du type *sprhay-ālu-* « désireux, avide de » (sur le présent *sprh-ay-a-ti*). Le thème celtique com. \**φul-u-* « barbe » repose peut-être sur la substantivation d’un ancien adjectif \**φu-lu-* « poilu » (<\**(H)p-u-lú-*). Le lat. *pilus* peut recouvrir un plus ancien \**pulus* en position apophonique dans *dē-pīlāre* (<\**dē-pūlāre* « épiler »). Trait éminemment populaire, toute la famille aurait pris le vocalisme des composés. Les dérivés en \*-*u-ló-* sont fort bien attestés : lat. *angulus* m. « angle » (<\**h<sub>2</sub>eMġ<sup>h</sup>-u-ló-* « reserré ») en regard d’authentiques thèmes en \*-*u-* (véd. *aṁh-ú-* « étroit » et *aṁh-u-rá-* « reserré »). Il est par ailleurs à noter que le lat. *pilus* est immotivé en latin. Ce ne saurait donc être un dérivé synchronique. Il paraît possible d’admettre un dérivé archaïque \**(H)p-u-ló-* « puberté, toison ».

#### 2.4. skr. class. *pulaka-* :

On rapproche encore le skr. class. *pulakāḥ* m. pl. « hérissément (des poils du corps) ». Ce terme fleurit notamment dans la langue savoureuse du *Pañcatantra*, qui en a tiré un composé expressif \**pulaka-aṅk-ita-* (sur *aṅka-* m. « corps »), soit en propre « dont le duvet du corps est hérissé ». Ce composé est attesté dans l’histoire du tisserand qui se fit passer pour Viṣṇu, *Pañc.* 1. 6,

*tac chrutvā sāpi prahasita-vadanā pulakāṅkita-sarvāṅgā satvaram rājānam ūce : deva, diṣṭyā vardhase. (kaulika-rathakāra-kathā* « Histoire du tisserand et du charron »).

« Quand (la reine) eut entendu cela, elle alla vite auprès du roi, le visage souriant et tout le duvet du corps hérissé de joie, et lui dit : ‘Majesté, ton bonheur s’accroît !’ ».

<sup>30</sup> Cognat du got. \**juggs* « jeune » (<\**h<sub>2</sub>ǵ-u-(h<sub>3</sub>)ǵ-kó-*), étudié par S. NERI (2007 : 53) et du lat. *iuvencus* « jeune taureau » qui se dit aussi des jeunes gens (Virg., Hor. ). Noter le fr. *jouvenceau* (<lat. \**iuvencellus*).

Il existe également une variante *pulakita-tanu*<sup>31</sup> (« les poils hérissés sur le corps »), attesté en *Pañc.* 2.1<sup>32</sup>,

*tad ākarṇya pulakitatanuḥ prahr̥ṣṭātmā sthīramanās tvaramāṇo niṣkrāntaḥ*

« Quand (le rat) entendit cela, il sortit à la hâte, les poils du corps hérissés, le cœur joyeux (\**prahr̥ṣṭa-ātman-*) et l'esprit résolu (*sthīra-manas-*) ».

Le contexte des deux passages est en tous points semblable : le personnage entend un message agréable<sup>33</sup> (absolutifs *śru-tvā* et *ā-karṇ-ya*), puis se réjouit (*pra-has-* et *pra-hr̥ṣ-*) et se précipite en toute hâte (le participe *tvaramāṇo* renouvelle *sa-tvaram*). Il s'agit donc d'une sensation de plaisir, non de crainte. Pour la forme, on peut admettre un ancien \**pula-* « poil dru ». Le type *pula-ka-* m. « duvet » serait un diminutif de date indienne (type *aśva-ka-* « petit cheval »). On aurait ici affaire à un pluriel massif (*pulakāḥ* « le duvet du corps »).

## 2.5. gr. *πύλιγγες* (mot de glossaire)

Hésychius nous a conservé une glose *πύλιγγες· αἱ ἐν τῇ ἔδρᾳ τρίχες, καὶ ἴουλοι, βόστρυχοι, κίκιννοι* « poils situés autour de l'anus, et aussi duvet, boucles, frisures »<sup>34</sup>. Il est possible de poser un ancien \**πυλος* « poil » apparenté au skr. class. *pulaka-*, mais il est sans doute plus économique de partir d'une acception du terme *πύλη* « porte »<sup>35</sup> au sens obscène de « fondement, anus »<sup>36</sup> (il en va de même pour *θύρα*<sup>37</sup>). Les *πύλιγγες* sont précisément les poils situés autour de l'anus. Il faut s'aviser que les mots de ce type sont presque tous obscurs et sans étymologie indo-européenne : *σμήριγγξ* « poil dru », *ὄστλιγγξ* « boucle de cheveux » et *σπόρθυγγες* « cheveux collés par la crasse » (*αἱ συνεστραμμέναι μετὰ ῥύπου τρίχες*, Hsch.). Il n'y a donc pas lieu de poser un masculin \**πυλος* « poil » dont il n'y a pas la moindre trace en grec.

<sup>31</sup> On relève quelques lignes plus loin une variante *pulakita-śarīrī* f. (« les poils du corps hérissés de joie »). Le conte de la souris métamorphosée en fille (3.13, *śālanikāyana-rakṣita-mūṣikā-kathā*) atteste une forme étoffée *pulakodbhūṣitaśarīrā* f. « les poils du corps hérissés (de joie). Il y a intégration sémantique du nom de la joie dans cette famille (en propre, \**pulaka-udbhūṣita-śarīra-* signifie « dont le corps est orné de poils hérissés »).

<sup>32</sup> Il s'agit de l'épisode du corbeau, du rat, de la tortue et du daim (appelé *laghuprataka-citragrīva-kathā*).

<sup>33</sup> Noter ainsi *Pañc.* 1.11 (le chacal devenu bleu), *taṃ śabdaṃ śrutvā pulakitatanur ānandāśrupūrṇanayana utthāya tārasvareṇa virotum ārabdhavān*. « Quand il entendit ce cri, il se leva, les poils hérissés sur le corps et les yeux remplis de larmes de joie (\**ānanda-aśru-pūrṇa-nayana-*) et se mit à hurler à haute voix ». Ce type de tour se fige en formulaire, avec le composé \**ānanda-aśru-pūrṇa-nayana-* en *Pañc.* 2.1, *satvaram salīlān niṣkrāmya pulakitatanur ānandāśrupūrṇitanayano manthakaraḥ provāca: ehy ehi mitra, ālīngaya mām*. « Manthakara sortit vite de l'eau, les poils hérissés (il s'agit pourtant d'une tortue !), les yeux pleins de larmes de joie, et dit : 'Viens, viens, ami, embrasse-moi !' ».

<sup>34</sup> Dans la même sphère sémantique, l'emploi du suffixe *-ιγγξ* rappelle *σμήριγγες* f. pl. « poils durs et hérissés » (que le même Hésychius glose par *πλεκταί, σειραί, βόστρυχοι, καὶ τῶν κυνῶν ἐν τοῖς μηροῖς καὶ τοῖς ἀυχέσιω ὀρθαί τρίχες* « tresses, cordes, boucles et poils drus que les chiens ont sur les pattes et sur le cou »).

<sup>35</sup> La chaîne même dérivationnelle s'observe pour le gr. *φύσιγγξ* « ampoule » tiré de *φύσα* f. « souffle, vent ».

<sup>36</sup> Le pluriel *pυλῖαι* revêtit ce sens chez Anaxandride (*fr.* 33, v. 17). Galien (15. 329) emploie le diminutif *πυλίδες* au sens de « fistules ».

<sup>37</sup> Ainsi chez Eur., *Cycl.*, v. 502, *Θύραν τίς οἴξει μοι; #* « Qui donc m'ouvrira la porte ? » (*sensu obsceno*). Le dossier sémantique figure chez TAILLARDAT (1965 : 70, n. 17).

### 3. indo-européen \*róys-o- « fourrure »

À ce stade du développement, il convient de résumer les faits dégagés : le lat. *pūbēs* « couvert de duvet » et le véd. *púmāms-* (<\*pu-vāms) « mâle » (litt. « pourvu de toison ») sont deux formations étymologiquement apparentées entre elles, mais non superposables : le lat. *pūbēs* « revêtu de duvet » est peut-être un ancien composé en \*<sup>o</sup>b<sup>h</sup>(u)-ēs construit sur la racine \*b<sup>h</sup>uH- au sens ancien de « pousser, croître », tandis que le védique serait un dérivé possessif en \*-uōs, \*-uōnt-ṃ, \*-uṃt-és (soit « pourvu de poils, à la riche toison »).

Excepté le fragile témoignage du gr. *πύλιγγες*, rien n'infirmes la présence d'une laryngale initiale. Le sème \*pu- « poil » posé par les différents dictionnaires étymologiques peut s'expliquer comme le degré zéro d'un ancien thème en \*-u- (soit i.-e. \*Hp-u-). Ce passage au degré zéro s'explique bien dans le cadre de la dérivation nominale, le thème fort (sans doute un collectif neutre hystérokinétique \*Hp-éu « toison ») passant régulièrement au thème faible devant un suffixe : \*Hp-u-ló- (lat. *pilus*, skr. \*pula- « poil dru ») et \*Hp-u-lú- (v.-irl. *ul* « barbe »). Il existe aussi des formations en dentale : \*Hp-u-téh<sub>2</sub> « toison intime » (germ. com. \*fudō f.) ainsi qu'un possible dérivé alternant de type \*Hp-éu-tr, \*Hp-u-tén-s « touffe de poils » (hitt. *puttar*). Au vu des faits anatoliens, il semble *a priori* possible de poser que \*H = \*h<sub>1</sub> (une initiale \*h<sub>1</sub>C- ou \*h<sub>1</sub>R- ne donne aucun reflet vocalique en hittite<sup>38</sup>). Rien encore ne postule cette laryngale initiale, si ce n'est une analyse de type structurel : si \*pu- « toison » n'est pas un nom-racine, il ne peut s'agir que d'un ancien thème en \*-u-, d'autant que les dérivés en \*-ló- ou en \*-uōs, \*-uōnt-ṃ, \*-uṃt-és ne sont pas rares pour de tels thèmes. Il est donc tentant de reconstruire i.-e. \*Hp-u-. Seul le gr. *πύλιγγες* pourrait à la rigueur infirmer la présence d'une ancienne laryngale, mais il est peu économique de poser un \*πυλος non-attesté, car \*πύλιγγξ peut fort bien s'expliquer à l'intérieur du grec.

Le nom du « poil » ou (pris collectivement) de la « toison » ne saurait être séparé du slave commun \*puxǔ « fourrure » (<\*róys-o-) qui n'a rien à faire avec la pseudo-racine \*p<sup>h</sup>eys- « gonfler, souffler » (en grande partie onomatopéique<sup>39</sup>). Cet étymon \*róys-o- peut s'analyser comme un dérivé secondaire \*(H)p-óu-s-o- en relation apophonique avec un thème \*Hp-éu-s-. On connaît des cas d'élargissement inorganiques d'anciens thèmes en \*-u-, ainsi dans le type \*h<sub>2</sub>ǵ-éu-s- (av. *yaoš* « intégrité »<sup>40</sup> superposable au véd. *yóh* « prospérité »<sup>41</sup>) apparenté à \*h<sub>2</sub>óǵ-u « vie, vigueur » selon NUSSBAUM (1986 : 143).

<sup>38</sup> Ainsi dans le verbe *ling-* « prêter serment » (<\*h<sub>1</sub>leng<sup>h</sup>-) apparenté au gr. *ἐλέγχω* (KIMBALL, 1999 : 390).

<sup>39</sup> Représentée dans le domaine slave par le pol. *puchnać* « s'enfler » (<\*pux-nqti), par le s.-cr. *pūha* « pustule » et par le slov. *pūh* « souffle ». Il existe une variante en sonore dans le slov. *iz-búhniiti* « s'enfler » et dans le pol. *wy-buch* « explosion ». Cette base se retrouve dans le lat. *pustula* « pustule, ampoule » et dans le gr. *φύσα* « soufflet (de forgeron), vent » et « gonflement » (noter en ce sens le tardif *φύσιώω* « gonfler d'orgueil »), *φύσιγγξ* « ampoule » et l'expressif *ποιφύσσω* « souffler avec force » (E. TICHY, 1983 : 312). Un élargissement en vélaire semble attesté dans le domaine arménien : *p'uk'* (gén. pl. *p'k'oc'*) « souffle, vent, pet » (dans le tour *p'uk' arjakel* « lâcher un vent »). Noter le type *p'uk'-k'* (plur. tant.) « soufflet de forgeron » ainsi que *p'k'an-k'* (plur. tant.) « enflure, orgueil » qui sont sans doute des calques du grec. Plus loin, on trouve encore le skr. class. *phuphusa-* m. « poumon » qui présente des traits populaires (ainsi HIERCHE, 1964 : 161, n. 72).

<sup>40</sup> Conservé dans le tour *yaož dā-* « restaurer l'intégrité, rendre rituellement pur ».

<sup>41</sup> Attesté dans la formule énigmatique *sámca yósca* « réussite (?) et prospérité (sur toi) ».

### 3.1. slave commun \**puxǔ* « duvet, toison »

Le domaine balto-slave conserve des dénominations de la « fourrure » reposant sur un thème \**poys-* non-élucidé à ce jour. Le première pièce à verser au dossier est le lit. *paustis* « peau (de bête), fourrure ». Ce terme est apparenté au sl. com. \**puxǔ* « duvet, toison » qui se dit aussi bien de la fourrure d'un animal que du duvet d'une plante. Il n'est que de citer par exemple le v.-r. *nyxъ* « garniture de fourrure » (qui se dit plutôt *onyxa* en russe moderne). Toujours en russe, les termes *nyx* « duvet » et *nyшок* désignent le duvet des plantes. On en tire le terme technique *onyшenie* n. « pubescence »<sup>42</sup>.

### 3.2. avestique *a-paoša-* \*« dégarni, dénudé »

Il faut rapprocher du balto-slave \**pauš-a-* (ou \**pauš-ta-*) le composé privatif *a-paoša-* qui est employé comme un théonyme daéviq en Yt 8. 21,

*ā dim*<sup>43</sup> *paiti.yaš*<sup>44</sup> *nižduaraiti*

*daēuuō yō apaošō*

*aspahē kahrpa sāmahe*<sup>45</sup>

*kauruuahē kauruuō.gaošahe*

*kauruuahē kauruuō.barāšahe*

*kauruuahē kauruuō.dūmahe*

*dayahē aiβiδātō.tarštōiš*

« Droit vers lui (scil. Tištrya),

le démon Apaoša se précipite

sous la forme d'un cheval noir,

sans crins, aux oreilles dénudées,

sans crins, au dos dénudé,

sans crins, la queue dégarnie,

teigneux, suscitant l'effroi<sup>46</sup> »

Le héros Tištrya se précipite vers le mythique lac Vaouru.kaša sous la forme ahurique d'un cheval rose (*auruša-*), beau (*srīra-* = véd. *śrī-rā-*), aux oreilles jaunes (*zairi-gauša-*) et à la bride en or (*zaranyo-aiβiδāna-*). Il s'oppose au démon Apaoša que la tradition interprète comme « sans croissance », en se fondant sur le sens indien de la racine *PUŠ-* « nourrir » (*LIV*<sup>2</sup> : 304, n. 1). De fait, cette traduction mérite sans doute d'être précisée. Au vu du contexte, il est fort probable que la croissance désignée soit celle des poils ou des crins. De

<sup>42</sup> Noter ainsi le tour *покрытый пушкóм* « couvert de duvet, duveteux, pubescent ».

<sup>43</sup> Comprendre : *tištrīm*.

<sup>44</sup> Équivaut à véd. *praty-ànk-*. Pour ce type de composés, consulter GARNIER (2008a : 137). La répartition octosyllabique du texte amène à restituer une prononciation \**ā dim paityaš niždvaraiti*.

<sup>45</sup> C'est à dire véd. \**ásvasya kṛpā śyāmāsya* malgré PIRART (2006 : 87, n. 96).

<sup>46</sup> Litt. : « à qui la terreur (*taršti-*) est associée (\**aiβi-δāta-*) ». Il faut rétablir \**dayah(e) aiβiδāta.tarštōiš*.

fait, tout le passage est construit autour du terme *kauruua-* « dégarni, dénudé, sans poils » apparenté au véd. *kūlva-* « dégarni, qui a le cheveu rare » et au lat. *caluus* « chauve »<sup>47</sup>. C'est là un trait daéviqque par excellence. Ce n'est pas un manque de croissance ni de richesse qui caractérise le cheval démoniaque, mais bien plutôt le fait que sa robe est clairsemée, sa crinière sans crins, ses oreilles dénudées et sa queue sans panache.

Il faut partir d'un prototype i.-e. *\*ǵ-pou̯s-o-* « sans toison ». Cette forme est sans doute le privatif d'un adjectif *\*(H)p-o̯s-ó-* « velu, à la riche toison » obtenu par dérivation interne à partir du thème sigmatique *\*Hp-é̯s-* « toison » qui est à *\*Hp-é̯u* « duvet, toison » ce que *\*h<sub>2</sub>i-é̯u-s-* « intégrité » est à *\*h<sub>2</sub>ó̯i-u* « vie, vigueur ». Le *karmadhāraya* *\*ǵ-pou̯s-o-* « qui n'est pas velu » aurait été secondairement réinterprété comme un *bahuvrīhi*, d'où le type secondaire *\*pó̯s-o-* « toison, fourrure » (sl. com. *\*puxǔ* « duvet, toison »).

La même chaîne dérivationnelle se retrouve peut-être pour l'adjectif *\*(h<sub>2</sub>)so̯us-ó-* « sec » qui est reflété par le lit. *saūsas* « sec », par le v.-sl. *suxǔ* « sec » et par le v.-angl. *sēār* (< germ. com. *\*sauzāz* < *\*(h<sub>2</sub>)so̯us-ó-*). Cet adjectif de type *\*CoC-ó-* aurait alterné avec une forme à degré zéro, soit quelque chose comme *\*h<sub>2</sub>sus-ó-* (*\*CC-ó-*), reflété par le gr. *αῦος* (att. *αῦός*) « sec » (LUBOTSKY, 1985). Ce dernier repose sur un adjectif *\*h<sub>2</sub>sus-ó-* (*\*CC-ó-*), à preuve le dérivé *ἀηϋσταλέος* (τ 327), reflétant un ancien *\*āhϋστός* trisyllabique<sup>48</sup>. À proprement parler, la racine *\*h<sub>2</sub>se̯us-* « se dessécher » est une pseudo-racine. De fait, il est possible d'y voir l'aboutissement d'un thème nominal *\*h<sub>2</sub>éh<sub>1</sub>s-u-s-* n. « dessèchement » du même type que *\*tép-u-s-* n. (véd. *tápu-s-* n. « chaleur ») à qui il emprunte peut-être son suffixe<sup>49</sup>. Dans cette hypothèse, l'adjectif i.-e. *\*h<sub>2</sub>sus-ó-* « sec » (< *\*h<sub>2</sub>(h<sub>1</sub>)s-u-s-ó-* « pourvu de sécheresse ») serait à repenser comme un dérivé possessif thématique, du type de lit. *vėtušas* « vieux » (< *\*uēt-u-s-ó-* « pourvu de vieillesse »<sup>50</sup>), mais avec passage régulier au degré zéro, ce qui est gage d'archaïsme. En ce cas, le doublet *\*(h<sub>2</sub>)so̯us-ó-* serait purement analogique, s'expliquant par la productivité des adjectifs de la classe *\*CoC-ó-* en regard du type *\*CC-ó-*. En somme, *\*(h<sub>2</sub>)so̯us-ó-* serait à *\*h<sub>2</sub>sus-ó-* « sec » ce que *\*h<sub>1</sub>rou̯d<sup>h</sup>-ó-* « rouge » (v.irl. *raudr*) est à *\*h<sub>1</sub>rud<sup>h</sup>-ó-* « rouge » (reflété par le lat. *rubus*, -ī f. « mûre »).

Pour rendre compte du type *\*(H)pou̯s-ó-* « velu, à la riche toison » il est tentant de partir d'un thème sigmatique *\*Hp-é̯u-s-* « toison » (gén. *\*Hp-u-s-és*), source d'un dérivé possessif *\*Hp-u-s-ó-* « pourvu d'une riche toison ». Ce dérivé aurait été métanalysé en adjectif primaire *\*Hpus-ó-* « poilu, velu », d'où le type corrolaire *\*(H)pou̯s-ó-* « velu », dont on notera que la syllabation-même est analogique, le dérivé possessif *\*Hp-u-s-ó-* étant désormais perçu comme un adjectif *\*CCuC-ó-* d'une pseudo-racine de forme *\*CCe̯uC-*.

<sup>47</sup> En védique, le composé *āti-kulva-* « très dégarni » (avec abrégement régulier en composition vs. *kūlva-*) s'oppose au type *āti-lomaśa-* « très chevelu ». Le sens de véd. *kūlva-* et d'av. *kauruua-* n'est donc pas « chauve » (LUBOTSKY, 1997 : 142, n. 11).

<sup>48</sup> Analyse de C. de LAMBERTERIE (conférence à l'ÉPHÉ du 2.2.2006). L'étymon i.-e. est *\*h<sub>2</sub>sus-tó-* « pourvu de sécheresse » alternant avec le dérivé quasi-participial *\*h<sub>2</sub>sus-kó-* (i.-ir. *\*sušká-* « sec » d'où véd. *śušká-*).

<sup>49</sup> La forme fondamentale est un ancien nom-racine *\*h<sub>2</sub>ó̯h<sub>1</sub>s-*, *\*h<sub>2</sub>éh<sub>1</sub>s-* admis par PINAULT (2007 : 274).

<sup>50</sup> Cette analyse figure chez NUSSBAUM (1986 : 145).

### 3.3. quelle est l'étymologie du grec *ὄπνίω* « être marié » ?

Le gr. hom. *ὄπνίω* « être marié » (pris absolument<sup>51</sup>) relève du strict vocabulaire institutionnel. Morphologiquement, il reflète un ancien \**ὄπνυσ-γω* (BILE 1988 : 228, n. 302), à en juger par l'abstrait \**ὄπνυσ-τύς* « condition d'homme marié » conservé en crétois<sup>52</sup>. Le verbe *ὄπνίω* se rencontre plusieurs fois dans les lois de Gortyne, *LG IV 18—19, αὶ κνυσαιτο καὶ τεκοὶ Φοικεα μὲ ὀπνιομενα* « si une serve, non mariée, était enceinte et enfantait » (BILE, 1988 : 256). Ce verbe est d'ordinaire tenu pour un cognat du hitt. *hārūša(šša)*-compris comme signifiant « pénis ». L'actif *ὄπνίειν* aurait eu le sens initial de « monter » (d'où secondairement « épouser » en parlant de l'homme), tandis que le passif *ὄπνίεσθαι* « être monté » (équivalent du gr. *γαμείσθαι*) se dit de la femme (WATKINS, 1982 : 457).

Il est vrai que le verbe *ὄπνίω* « épouser, être marié » connaît quelques emplois un peu lestes, ainsi chez Lucien, *Eun.* 12, *οἱ δὲ (ἡξιόνν) μεταστειλαμένους τινὰς τῶν ἐξ οἰκημάτων γυναικῶν*<sup>53</sup> *κελεύειν αὐτὸν συνεῖναι καὶ ὄπνίειν* « d'autres estimaient qu'il fallait faire venir des femmes du bordel et lui ordonner de s'unir et d'avoir commerce avec elles ». Le sens d'union sexuelle est encore attesté dans le *De mercede conductis* 41, *Τηροὺς δύο ἀδελφὰς ἅμα ὄπνίων* « Térée qui s'unit avec ses deux sœurs à la fois ».

Ces emplois tardifs du verbe *ὄπνίω* (« avoir commerce avec, s'unir avec ») méritent toutefois d'être réexaminés, et leur témoignage ne saurait être surestimé. Le sens fondamental du verbe *ὄπνίω* est « épouser officiellement » et il apparaît dans le formulaire homérique ou dans le vocabulaire conservateur des lois de Gortyne : ce n'est donc pas un terme inconvenant<sup>54</sup>. De fait, il n'est pas rare qu'un verbe « épouser » aboutisse, par le jeu du contexte, à un verbe signifiant « avoir commerce (illégitime) avec, s'unir avec ». Cette évolution sémantique banale se retrouve précisément pour le gr. *γαμέω* « épouser »<sup>55</sup> qui, chez le même Lucien, se dit d'un âne qui veut violer une femme<sup>56</sup>. Il est donc peu probant de partir de ce sens tardif de « s'unir sexuellement » pour asseoir une comparaison entre le gr. *ὄπνίω* « épouser » et le hitt. *hārūša(šša)*- « pénis ».

<sup>51</sup> Ce verbe se rencontre au participe présent chez Homère, ε 63, *πέντε δὲ τοὶ φίλοι νῆες ἐνὶ μεγάροισι γεγάασιν # οἱ δὲ ὄπνιοντες, τρεῖς δ' ἡῖθεοι θαλέθοντες* « Tu as cinq fils qui vivent dans ce manoir : deux qui sont mariés et trois garçons florissants. »

<sup>52</sup> Attesté au dat. *οπνυσι* (*G 23 1.7*). Le dossier figure chez BILE (1988 : 178). Le nom-d'agent \**ὄπνιητής* « mari » (*ὄπνιηταί* « maris » est attesté chez Hérod. 4, 84) est évidemment refait sur *γαμητής*. Il s'agit d'un déverbatif fait sur le thème de présent *ὄπνίω*. La forme ancienne doit être \**ὄπνιστήρ* (BENVENISTE, 1948 : 71).

<sup>53</sup> Le tour vaut pour \**τῶν ἐν οἰκήμασι γυναικῶν* « des femmes du bordel » (il y a régulièrement attraction avec le verbe *μεταστειλάσθαι* « envoyer chercher, faire venir » qui gouverne un génitif d'*origine*).

<sup>54</sup> Ainsi ZEIFELDER (1997 : 191), dont nous reproduisons la claire formule : « griech. *ὄπνίω* ist ein durchaus unfrivoles Wort für 'heiraten, zur Frau nehmen' ».

<sup>55</sup> Le verbe « épouser » revêt parfois ce sens chez Molière (*Dom Juan*, 1, 1, Sganarelle à Gusman), *si je te disais le nom de toutes celles qu'il a épousées, ce serait un chapitre à durer jusques au soir*. Dans le même registre, on relève l'hapax comique « épouseur » (*loc. cit.*, *c'est un épouseur à toutes mains*).

<sup>56</sup> Luc., *L'âne d'or*, 32, *καὶ γὰρ νῦν ξύλα κομίζων γυναικα εἰς ἀγρὸν ἀπιούσαν ἰδὼν, τὰ μὲν ξύλα πάντα χαμαὶ ἐσκόρπισεν ἀποσεισάμενος, τὴν δὲ γυναικα εἰς τὴν ὁδὸν ἀνατρέψας γαμῆν ἐβούλετο*. « Comme il transportait du bois, il aperçut une femme qui se rendait aux champs : donnant une ruée, il expédia tout son chargement à terre et, renversant la femme sur le chemin, il entendait bien s'accoupler avec elle ».

C'est là méconnaître l'histoire de la langue, d'autant que le sens-même du terme anatolien est loin d'être assuré : KLOEKHORST (1995 et 2008 : 299) part du sens de « tibia » d'où « tube creux, tige de roseau, tige de flèche ». De fait, le hitt. *ḫāpūša(šša)-*<sup>57</sup> que nous poserons comme « nom de partie du corps » ne saurait refléter l'étymon i.-e. *\*h<sub>3</sub>pus-* posé par WATKINS (1982 : 457) car la *scriptio plena* ainsi que la non-gémination du *p* (selon la loi de *Sturtevant*)<sup>58</sup> impliquent une analyse graphématique en /hābūs/<sup>59</sup>. Le terme anatolien ne serait peut-être même pas d'origine indo-européenne<sup>60</sup>.

Il faut donc renoncer à poser une racine *\*h<sub>3</sub>peus-* « venir à maturité, croître » qui rendrait compte du gr. *ὀπνίω* (<*\*h<sub>3</sub>pus-je/o-*) et du hitt. *ḫāpūš-* « pénis ». Une nouvelle orientation étymologique est esquissée par RIEKEN (1999 : 207) qui pose comme source du gr. *ὀπνίω* (<*\*ὀπύσ-γω*) un thème nominal acrostatique *\*h<sub>2</sub>óp-u-s-* du type de véd. *āyu-s-* n. « santé » (<*\*h<sub>2</sub>ój-u + \*-s-*<sup>61</sup>) en relation apophonique avec un dérivé *\*h<sub>2</sub>p-éu-s-* (source du hitt. *ḫāpūš-*) du type de véd. *yóh* n. « prospérité » (<*\*h<sub>2</sub>j-éu-s-*). Ce postulat méconnaît les données sémantiques du grec, et attribue au hitt. *ḫābūš-* le sens de « pénis ». RIEKEN (*ibid.*) rapproche le sl. com. *\*pyjǔ* « pénis » dont elle rend compte par un étymon *\*h<sub>2</sub>p-u-jo-*<sup>62</sup>.

Il est plus économique de laisser de côté le hitt. *ḫābūš-* dont la forme comme le sens suscitent la controverse. Le gr. *ὀπνίω* doit être un pseudo-verbe, tiré du participe *ὀπνίων* « en âge de se marier » (<*\*Hp-u-s-ión-* « pubère »<sup>63</sup>). Le prétendu nom-d'agent *\*ὀπυστήρ* (<*\*Hp-u-s-tér*) supposé par l'abstrait *\*ὀπυστός* f. « condition d'homme marié » doit être réanalysé comme un terme classificateur à suffixe *\*-tér-* (soit la variante athématique du suffixe « comparatif » de forme *\*-t(e)r-o-*<sup>64</sup>). Il est possible de poser un étymon *\*Hp-us-tér* « pubère, marié (par contraste avec les célibataires) ». Ces termes marqués en *\*-tér-* s'opposent à des formes non-marquées (on connaît le type d'hom. *\*λαίφος : δεξιτερος*). La formule homérique prendrait ainsi tout son relief (ε 63),

*πέντε δέ τοι υἱές ἐνὶ μεγάροις γεγάασιν,  
οἱ δὲ ὀπνιόντες, τρεῖς δ' ἦἴθεοι θαλέθοντες*  
« Tu as cinq fils qui vivent dans ce manoir :  
deux qui sont mariés et trois garçons florissants »

<sup>57</sup> Pour l'élargissement inorganique en *-as-* voir KRONASSER (1966 I : 188).

<sup>58</sup> Noter ainsi le gén. sgl. *ḫa-a-pu-ú-ša-aš* (*KUB* LV 20 + *KUB* IX 4 I, l. 30—31).

<sup>59</sup> Ainsi KIMBALL 1999 : 394, à la suite de MELCHERT (1994 : 32—33).

<sup>60</sup> Ainsi KLOEKHORST (1995). ZEIFELDER (1997 : 207) rejette tout rapprochement entre *ὀπνίω* et *ḫapuša(š)*.

<sup>61</sup> Cette combinaison morphologique est sans doute anachronique (l'élargissement sigmatique doit être de date indienne).

<sup>62</sup> Cette forme n'a sans doute rien à faire ici, mais doit reposer sur la racine *\*p<sup>h</sup>eu-* « enfler, se gonfler » (reflétée par le norv. *føysa* enfler). On peut admettre un dérivé *\*p<sup>h</sup>u-jo-* « (organe) enflé », typologiquement proche du gr. *φαλλός* m. « pénis » (en tant qu'il gonfle). La sourde aspirée populaire *\*p<sup>h</sup>eu-* est reflétée par l'arm. *p<sup>h</sup>uk'* « souffle, vent, pet » (<*\*p<sup>h</sup>u-k<sup>h</sup>ó-*) qui relève également du bas corporel. On notera que la forme arménienne présente deux sourdes aspirées.

<sup>63</sup> Rien n'empêche de poser *\*H = h<sub>1</sub>* au voisinage d'un ancien *\*u*. Le cas de figure se retrouve dans l'ion.-att. *ὀδύνη* f. « souffrance » vs. éol. *εδυνᾶ* (l'étymon i.-e. serait *\*h<sub>1</sub>d-un-* : il s'agit de la douleur « mordante »).

<sup>64</sup> Suffixe récemment posé par PINAULT (2007).

#### 4. proposition d'un étymon commun :

Il convient de résumer les faits : le véd. *púmān* « mâle » et le latin *pūbēs*, *-ēris* « couvert de duvet, pubère » reposent sur un nom de la « toison ». Sur la foi du hitt. *puttar* n. « touffe de poils », du germ. com. *\*fudō* f. « toison intime » (v.-isl. *\*fuð* « cunnus »), du lat. *pilus* m. « poil », du v.-irl. *ul* m. « barbe » et du skr. class. *pula-ka-* m. « duvet », il paraîtrait possible d'extraire un sème *\*(H)pu-* « poil, duvet » (sans doute le degré réduit d'un thème *\*Hp-éu-* « toison »). Il est impossible d'exclure du dossier les faits slaves, qui requièrent un thème sigmatique immotivé *\*pous-o-* au sens de « duvet, poils » (sl. com. *\*puxŭ* « fourrure » et r. mod. *nýx* « duvet d'une plante »). Cette base sigmatique s'appuie sur un dérivé possessif *\*(H)p-u-s-ó-* « pourvu de toison » (sur *\*Hp-éu-s-* « toison »). L'av. *a-paoša-* doit avoir signifié quelque chose comme « sans toison, dénudé, dégarni ». Il est ainsi tentant de rendre compte du gr. hom. *ὀπιόντες* « mariés » par un adjectif *\*Hp-u-s-íont-es* « pubères, mâles » (litt. « garnis d'une toison virile »). Le dossier grec postule inmanquablement une laryngale initiale. Il est plausible que ce soit une laryngale *\*h<sub>1</sub>-* (*\*h<sub>1</sub>pus-* > gr. com. *\*έπυσ-* > *\*ὀπυσ-*), ce qui s'accorderait bien avec la forme anatolienne *puttar* (<<*\*h<sub>1</sub>p-éu-t<sub>ḫ</sub>* « pubescence »). Cela dit, il n'est pas absolument exclu qu'il faille partir d'une laryngale *\*h<sub>3</sub>-*<sup>65</sup>. En l'espèce, cela ne change rien, puisque un étymon i.-e. *\*h<sub>1</sub>p-éu-* ou bien *\*h<sub>3</sub>p-éu-* au sens de « toison » serait parfaitement immotivé en l'état actuel de nos connaissances. Il est donc sans doute plus sage de s'en tenir à un niveau de reconstruction impliquant une graphie *\*Hp-éu-* « toison ».

##### 4.1. le nom de la « toison » en indo-européen :

Il devient dès lors possible de tracer l'histoire de cette famille. Le terme de base doit être un collectif neutre *\*Hp-éu-* « toison » (vraisemblablement de flexion hystérokinétique). On en tirait un dérivé possessif *\*Hp-u-μός*, *\*Hp-u-μόντ-η*, *\*Hp-u-μντ-ές* « riche en toison » ainsi qu'un abstrait alternant *\*Hp-éu-t<sub>ḫ</sub>*, *\*Hp-u-tén-s* « pubescence ». On formait en outre des dérivés possessifs de thèmes en *\*-u-* semi-participiaux *\*Hp-u-tó-* et *\*Hp-u-ló-* « pourvu de duvet, recouvert de toison ».

Il existait un doublet sigmatique inorganique *\*Hp-éu-s-* « toison » (gén. *\*Hp-u-s-és*). Cette formation est reflétée par le dérivé possessif *\*Hp-u-s-ó-* « pourvu de duvet, recouvert de toison ». Ce dernier passait ensuite pour un adjectif primaire *\*Hpus-ó-* « velu, poilu ». Un doublet *\*Hpus-ó-* « velu, poilu » est inférable du type *\*h<sub>1</sub>-pous-o-* « qui n'est pas velu » secondairement réinterprété comme un *bahuvrīhi*, ce qui explique l'émergence d'un pseudo-substantif primaire *\*Cóc-o-* (i.-e. *\*pous-o-* « toison, duvet, fourrure »). Il existait également un dérivé adjectival en *\*-íont-* (*\*Hp-u-s-íont-* « pubère, en âge de se marier ») du type de lat. *inciens* « enceinte » (<<*\*én(i)-kūH-ínt-ih<sub>2</sub>* « pourvue de gonflement »<sup>66</sup>).

<sup>65</sup> La question du reflet ou de l'absence de reflet de ce phonème en anatolien est encore débattue, et les données sont contradictoires, aucune étymologie contraignante n'ayant été trouvée à ce jour : *adhuc sub iudice lis est*.

<sup>66</sup> La forme-pivot serait le gén. pl. *\*incientium* (<*\*éni + \*kūH-ínt-ih<sub>2</sub>-o(H)om*). Le gr. *ἐγκύμων* « enceinte » est épïcène et postule un emploi du n. *κῦμα* au sens de *\*« gonflement, grossesse »*.



Il est sans doute possible de rapprocher le véd. *puṣṭá-* « bien nourri » qui reposerait sur un dérivé *\*Hp-u-s-tó-* « riche (en duvet / en toison), feuillu, florissant, développé ». La même évolution sémantique est identifiable pour le gr. *θαλέθων* « florissant, feuillu » qui signifie aussi « plein de vie, plein de sève » (ainsi en I 467, *σύες θαλέθοντες ἀλοιφή #* « des porcs débordant de graisse »).

La racine indienne *PUṢ-* « se nourrir » (surtout usitée au présent intransitif *púṣ-ya-ti*, ainsi qu'au parfait, dans les tours du type *póṣam pupóṣa* « avoir atteint sa croissance ») doit être sortie du causatif *poṣ-áy-a-ti* « faire fleurir, faire prospérer ». Ces formes n'ont pas de correspondants. Le causatif *poṣ-áy-a-ti* « faire fleurir » doit donc être un ancien dénominatif *\*pouṣ-éj-elo-* « se revêtir de duvet ». La forme aurait été normalisée en un causatif *poṣ-áy-a-* « couvrir de duvet, faire fleurir, amener à la croissance ». Le dérivé possessif *\*Hp-u-s-tó-* « riche en duvet, feuillu » (sans doute du type de lat. *uetus-tus* « pourvu de vieillesse, vétuste ») serait devenu l'adjectif primaire en *\*-tó-* d'une pseudo-racine *PUṢ-* « se nourrir » (*puṣṭá-* « bien nourri »). Il est impossible de mettre sur le même plan le gr. *ὀπνίω* « épouser » et le véd. *púṣ-ya-ti* « se nourrir, prospérer » en posant un étymon i.-e. *\*h<sub>3</sub>pus-ǵé/ó-* comme le fait WATKINS (1982 : 457) <sup>67</sup>.

#### 4.2. védique *\*pūṣar* et *pūṣán-* :

Le dieu védique *pūṣán-* (destinataire d'une dizaine d'hymnes dans tout le *Rig-Véda*) est généralement tenu pour le correspondant du gr. *Πῶν*. À l'instar du dieu arcadien, c'est un patron du bétail (il est qualifié de *paśu-pā-* « qui veille sur le bétail » en *RV.* 6. 58, 2a). En synchronie, il ne fait pas de doute qu'on rattache *pūṣán-* à la racine *PUṢ-* « faire prospérer » (à preuve l'épithète étimologique *puṣṭim-bhará-* « qui confère la croissance (ou la richesse <sup>68</sup>) » en *RV.* 4.3., 7a). En grec, il existe une forme de datif non-contracte *Πῶφονι* <sup>69</sup> (*IG V 2, 556*), ce qui peut amener à poser pour *Πῶν* un prototype *\*Παύσων* (SCHULZE, 1933 : 217 sqq.). Cet étymon reposerait, selon OETTINGER (2000) sur un substantif *\*péh<sub>2</sub>-us* n. « pâture » doté d'un suffixe de Hoffmann *\*-h<sub>3</sub>én-* (i.-e. *\*p(e)h<sub>2</sub>-us-h<sub>3</sub>ǵ(n)* « le maître du fourrage, le dieu nourricier »). Cette hypothèse hardie présuppose que la racine *\*peh<sub>2</sub>-* enfermerait l'idée de « faire paître ». Or, on sait que c'est là un développement spécifiquement occidental (lat. *pābulum*, angl. mod. *food*). En indo-iranien, la racine *\*peh<sub>2</sub>-* signifie seulement « surveiller, veiller sur, protéger ». Il est donc peu probant de poser un type *\*péh<sub>2</sub>-us* n. « fourrage, pâture » dont il n'existe d'ailleurs pas le moindre reflet dans quelque langue que ce soit. De plus, c'est méconnaître le rôle réel de *pūṣán-* que d'en faire un pasteur (cette interprétation forcée doit beaucoup à la figure du dieu grec). Quand il est dit *paśu-pā-*, on entend qu'il veille sur le bétail, et qu'il ramène les bêtes qui se sont égarées (il est le guide, *prapathyà-*).

<sup>67</sup> Il convient de rejeter tout rapprochement avec l'étr. *puia* « épouse » que l'auteur explique comme *\*h<sub>3</sub>pus-ǵéh<sub>2</sub>* « *ὀπνιομένη* ». Cette étymologie est rejetée par ZEIFELDER (1997 : 206) et par STEINBAUER (1999 : 455).

<sup>68</sup> Noter le juxtaposé *rāyás-poṣa-* m. « abondance en biens, richesse ». Le dieu védique est dit être ami des prospérités (*RV.* 10. 26, 7b, *puṣṭínáam sákhā #*).

<sup>69</sup> Inscription arcadienne du VI<sup>e</sup> s. av. J.C. (*DELG* : 855).

Ce n'est pas un nourricier. C'est lui qui fait pousser la laine sur le corps des bêtes. Il est qualifié de # *vāsovāyó*<sup>70</sup> (*á*)*vīnaam* (RV. 10. 26, 6c) « tissant le vêtement pour les brebis ». Il est évident que ce dieu a des aspects zoomorphes : comme un bouc, « lui le (dieu) désiré a secoué fortement sa barbe » (RV. 10. 26, 7c, # *prá śmáśru haryató dūdhod*). Son char est ainsi tiré par des boucs (RV. 1.138, 4a, *ajās(u)va* # « ô (dieu) ayant des boucs pour chevaux »<sup>71</sup>). Il est le « mâle *pūśán-* » (RV. 10. 26, 3b, *pūśā vṛśā*). On notera enfin que la flexion-même du véd. *pūśán-* (nom. *pūśā*, acc. *pūśānam*, gén. *pūśnás*) implique un ancien suffixe \*-én- (soit le type de gr. *ἄροην*, -ενος), ce qui infirme par ailleurs la présence d'un suffixe \*-h<sub>3</sub>én- pour ce mot<sup>72</sup>. Il faut prendre en compte le reflet du neutre \**pūśar* « croissance » préservé dans l'adjectif *pūśaryā-* qui est un hapax. La forme se trouve au duel masculin en RV. 10. 106, 5a, # *vámśagēva pūśar(í)yā* « tels que deux superbes taureaux<sup>73</sup> (= \**vámśagā iva*) ». Il faut poser un neutre hétéroclitique \**pūśar*, \**pūśán-* qu'il convient de segmenter en \**pūś-ar*, \**pūś-án-* « croissance, développement ». Force est de constater que la racine sous-jacente résiste à toute explication synchronique.

On poserait un dérivé secondaire \**Hp-ú-h<sub>2</sub>-sṛ*, \**Hp-u-h<sub>2</sub>-sén-s* n. « croissance » bâti sur un collectif féminin \**Hp-ú-h<sub>2</sub>* « toison » (recharacterisation du collectif hystérokinétique \**Hp-éu* « toison »). La dénomination du dieu védique *pūśán-* (qui, rappelons-le, fait pousser la toison des bêtes) refléterait directement un dérivé interne \**Hp-u-h<sub>2</sub>-sē(n)* « celui de la croissance, maître de la croissance »<sup>74</sup> (peut-être un ancien dérivé hypostatique sur thème de locatif \**Hp-u-h<sub>2</sub>-sén-s*). La flexion en devait être nom. \**Hp-u-h<sub>2</sub>-sē(n)*, acc. \**Hp-u-h<sub>2</sub>-sén-m*, gén. \**Hp-u-h<sub>2</sub>-sn-és* « patron de la croissance (des poils) ». L'abondance que procure *pūśán-* serait la richesse sur pied (la toison des brebis)<sup>75</sup>.

Le dieu grec n'a sans doute rien à faire dans ce dossier. Il serait vain de poser un dérivé \**παῖ-φον* reposant sur la racine \**peh<sub>2</sub>-* « surveiller ». Le type \**péh<sub>2</sub>-uon-* n'est attesté qu'en second membre de composé, ainsi pour le v.-p. *xšaçaṇvā* 76 (DB III, 14) « satrape » lequel suppose un ir. com. \**xšaθra-pā-uan-* (« qui veille sur le royaume »). Il est sans doute plus expédient de rapprocher le féminin \**ph<sub>1</sub>-éh<sub>2</sub>* « zone où le bétail évolue librement »<sup>77</sup>. On poserait en ce cas un dérivé secondaire neutre \**ph<sub>1</sub>-éh<sub>2</sub>-uṛ* « enclos » assorti régulièrement

<sup>70</sup> Où l'on reconnaît le substantif *vās-as-* n. « vêtement » et le *nomen agentis* °*vāy-á-* « qui tisse ».

<sup>71</sup> C'est-à-dire \**aja-asva-* (épithète reprise en 6. 55, 3b, en 6. 57, 3a et en 6. 58, 2a).

<sup>72</sup> On aurait en ce cas véd. †*pūśānam* à l'accusatif du fait de la loi de Brugmann.

<sup>73</sup> Il s'agit des *Ásvin*, qui sont les destinataires de l'hymne.

<sup>74</sup> La même combinaison de suffixes se retrouverait dans le dérivé hypostatique sur thème de locatif \**kṛ-h<sub>2</sub>-sēr* « ce qui se trouve sur la tête, corne » posé par NUSSBAUM (1986 : 238 et 247).

<sup>75</sup> Noter que la déesse Hécate sait faire croître ou décroître le bétail à sa guise (Hés., *Théog.*, 446—447, *ποιμνᾶς τ'εἰροπόκων οἴων, θῆμῳ γ' ἐθέλουσα # ἐξ ὀλίγων βριδεί και ἐκ πολλων μειονα θῆκεν*. « les longues colonnes de brebis laineuses, s'il plaît à son cœur, elle en fait de peu beaucoup et en réduit beaucoup à peu »).

<sup>76</sup> Emprunté par le néo-babylonien *ahšadrapannu* « satrape » (sous une forme mède \**xšaθra-pāvan-*).

<sup>77</sup> Posé par PINAULT (2007 : 277, n. 19).

d'un animé *\*ph<sub>1</sub>-éh<sub>2</sub>-uō(n)* « patron des enclos »<sup>78</sup>. On connaît le type de lat. *cadāuer* n. « cadavre »<sup>79</sup> (<*\*kh<sub>2</sub>d-éh<sub>2</sub>-uŕ*) fonctionnant comme le singulatif d'un nom de masse it. com. *\*kādā* f. (<*\*kh<sub>2</sub>d-éh<sub>2</sub>*) « jonchée de cadavres ». L'hétéroclisie archaïque en *\*-uŕ*, *\*-uō(n)* est conservée par l'av. *karšuuarə* n. « une des sept divisions de la terre » (<*\*k<sup>u</sup>ŕs-éh<sub>2</sub>-uŕ*)<sup>80</sup> à qui l'ancien collectif n. pl. *karšuuqñ* (<*\*k<sup>u</sup>ŕs-éh<sub>2</sub>-uō(n)*) tient lieu de pluriel en synchronie<sup>81</sup>.

#### 4.3. avestique *pqsta-* m. « poil dru »

Reste la délicate question de l'av. *pqsta-* m. « poil dru » apparenté au pers. *pōst*. Ces formes ne se recoupent pas facilement, et requièrent un étymon iranien commun de type *\*paumsta-* avec écrasement de la nasale en moyen-iranien, et simplification de la diphtongue en avestique. Pour base de ce dérivé, on pose mécaniquement un substantif ir. com. *\*paumāh* « fourrure » (*EWAia* II : 144—145). Cette forme n'est pas directement reflétée et un étymon *\*péu-mōs* semble assez anachronique. Il est possible de rendre compte des faits iraniens à la lumière des faits védiques : dans la synchronie de l'indo-iranien, le composé *\*Hpumás-* « mâle » (<<*\*Hp-u-uōs* « velu, viril ») aurait été métabolisé en substantif primaire, fléchi comme une sorte de nom-racine. Le thème faible en était désormais *\*Hpum-s-*. On en aurait tiré un dérivé possessif *\*Hpums-tá-* « mâle, viril ».

Le même cas de figure s'entrevoit pour le composé *\*h<sub>2</sub>j-u-h<sub>3</sub>ōñ* « pourvu de vigueur » qui devient substantif dans une partie du domaine, d'où l'émergence d'un type nettement adjectival *\*h<sub>2</sub>j-u-h<sub>3</sub>ñ-kó-* « juvénile ». On peut admettre que l'iranien n'avait hérité que d'un terme inanalysable *\*pumsta-* « viril, velu » sur qui il se serait doté d'un dérivé d'appartenance à *vṛddhi* de type *\*paumsta-* m. « poil dru » signifiant en propre « ce qui est le propre du mâle ». On sait que le lit. *jáunas* « jeune » reflète aussi un dérivé à *vṛddhi* (*jáunas* <*\*h<sub>2</sub>jeuñh<sub>3</sub>n-ó-* « celui de la jeunesse »).

### 5. le thème sigmatique *\*Hp-u-s-* en composition :

#### 5.1. védique *púškara-* :

<sup>78</sup> La racine sous-jacente *\*peh<sub>1</sub>-* signifie « bondir, s'ébattre » (se dit des animaux). La tradition présente le dieu Pan comme un dieu bondissant et causant la panique plutôt que sous les traits d'un pasteur consciencieux. Le dieu Pan est peut-être perçu comme le « bondissement » personnifié.

<sup>79</sup> Voir en ce sens NUSSBAUM (1986 : 31—32) et MELCHERT (1984 : 63 et 64, n. 117). On connaît les anthroponymes myc. *ma-ka-wo* (PY Jn 658. 3.) /\*Μαχάων/ et *o-qa-wo-ni* (±hom. *ὀπάωνι*) /\*Ὀκῶωνι/ (BARTONĚK, 2002 : 403). Comme noms communs, ces dérivés doivent fonctionner comme des masculins endocentriques (i.-e. *\*sok<sup>u</sup>-éh<sub>2</sub>* f. « groupe de compagnons » → *\*sok<sup>u</sup>-éh<sub>2</sub>-uon-* « un homme du groupe »).

<sup>80</sup> La racine av. *KARŠ-* (= véd. *KRṢ-* « labourer ») est apparentée au hitt. *gulaš<sup>mi</sup>* « tracer un sillon » (<*\*k<sup>u</sup>ŕs-*). Pour le traitement phonétique, cf. l'inf. av. *karštaiē-ča* (<*\*k<sup>u</sup>ŕs-téj-ej*). Il faudrait partir d'un collectif féminin *\*k<sup>u</sup>ŕs-éh<sub>2</sub>* « agriculture, terre arable » pour rendre compte du prototype *\*k<sup>u</sup>ŕs-éh<sub>2</sub>-uŕ* « un morceau de terrain ».

<sup>81</sup> Ainsi en *Yt* 5. 30, *yaθa azəm amašiiq kərənauuāni vispāiš aoi karšuuqñ yāiš hapta* « fais en sorte que je puisse rendre les sept *karšuuarə* de la terre vides d'hommes » (il s'agit de la requête que présente Aži Dahāka, le monstre tricéphale ennemi des humains, à la déesse des eaux Arəduuī Sūrā Anāhitā). Le véd. *kṛṣṭí-* f. (en propre le *nomen actionis* de la racine *KRṢ-* signifie « peuple, établissement humain »).

Le véd. *púṣkara-* m. « lotus » (noter l'adjectif *puṣkalá-* « abondant ») est d'ordinaire tenu pour l'élargissement d'un thème *\*puṣka-* en rapport avec la racine indienne *PUṢ-* « prospérer, venir à maturité ». Cette analyse fonctionne parfaitement d'un point de vue sémantique, mais l'adjectif attendu *\*puṣ-ká-* est un fantôme. Il faut sans doute partir d'un ancien composé *karmadhāraya* de type *\*púṣ-kara-* m. « jonchée de feuilles ». Le second membre d'un tel composé s'expliquerait fort bien par la racine indienne *KṚ-* « déverser, joncher ». En védique, on connaît le nom-d'agent *ā-kar-á-* « qui distribue en abondance » (<*\*h<sub>2</sub>o-korH-ó-* qui dissémine »)<sup>82</sup>. La fréquente finale de composé *°sam-ā-kula-* « rempli de » (skr. ép.) assume la contrepartie de la diathèse active. On posera un degré zéro *\*h<sub>2</sub>o-krH-ó-* « déversé, jonché »<sup>83</sup>. Le sanskrit épique fournit la tournure attendue *puṣpair ava-KṚ-*<sup>84</sup> « joncher de fleurs » en *Rām.* 5.12.13,

*vrkṣebhyaḥ patitaiḥ puṣpair avakīrṇā pṛthagvidhaiḥ /  
rarāja vasudhā tatra pramadeva vibhūṣitā //*

« Recouverte par cette grande variété de fleurs tombées des arbres,  
la terre scintillait comme une jeune amoureuse couverte de bijoux ».

Il existe un anthroponyme *puṣpāvakīrṇa-* « couvert de fleurs ». Le type *\*púṣ-kara-* m. devait désigner en propre une couche de feuilles de lotus. Il n'est peut-être pas anachronique de poser un composé hérité *\*Hp-ús-(s)korH-o-* m. « jonchée de feuilles ». Ce serait là un nom du type de véd. *púraṃdhi-* m. (= av. *pārāndiš* « plénitude, abondance ») qui doit reposer primitivement sur un double *bahuvrīhi* de type *\*p̥(h<sub>1</sub>)-h<sub>2</sub>end<sup>h</sup>-i-* « qui possède des fleurs en abondance » (d'où « jonchée de fleurs »). Ce composé archaïque trouve un écho dans le proto-sl. *\*g<sup>h</sup>el-and<sup>h</sup>-i-* « jonchée de glands, glandée » (v.-sl. *želqdī* « gland »<sup>85</sup>).

## 5.2. védique *púṣpa-* n. « fleur » et *puṣpitá-* « fleuri »

Le véd. *púṣpa-* n. « fleur » s'explique comme la substantivisation d'un ancien adjectif *\*puṣpá-* « fleuri, feuillu » (évincé par le type *puṣpitá-* « fleuri »). Il est tentant de poser là encore un ancien composé *\*Hp-us-(s)p<sup>(h)</sup>h<sub>1</sub>-ó-* « dont le feuillage a prospéré ». La racine sous-jacente est i.-e. *\*sp<sup>(h)</sup>eh<sub>1</sub>-* « enfler, prospérer, croître » (véd. *SPHĀY-*). Elle est documenté par le lat. *prosper* (<*\*pro-spāro-*), le véd. *sphirá-* et le v.-sl. *sporŭ* « abondant » (<*\*sp<sup>(h)</sup>h<sub>1</sub>-ró-*).

<sup>82</sup> Ce composé gouverne le génitif en *RV.* 3. 51, 3a, # *ākaré vásor jaritā panasyate* « auprès du déverseur de biens (*scil.* Indra) le chantre est apprécié ».

<sup>83</sup> C'est le type morphologique du skr. *vipula-* « abondant, vaste » (<*\*h<sub>1</sub>ui-p̥h<sub>1</sub>-ó-* « déversé largement »). On notera que ces composés font infraction à ladite loi *veoyvós* (soit l'écrasement de la laryngale en composition, comme dans le lat. *beni-gnus* <*\*°gn(h<sub>1</sub>)-ó-*). En toute rigueur, on attendrait donc skr. *\*ā-kl-á-* « jeté à la volée » et *\*vi-pl-á-* « déversé en déployant au loin ». Faute de mieux, il faut poser que les allomorphes *\*kul-* et *\*pul-* ont pû être réintroduit secondairement dans le cadre d'un « resserrement apophonique » de la racine indienne.

<sup>84</sup> Le verbe *ava-KṚ-* veut également dire « déféquer », à preuve le postverbal *ava-skara-* m. « excrément, ordure » et le composé *avaskara-mandira-* n. « toilettes, lieu d'aisance » (on retiendra le dérivé d'appartenance *avaskara-ka-* « insecte né d'une bouse » cité chez Pāṇ., *Aṣṭ.*, 4. 3, 28). Dans une autre sphère sémantique, on s'avisera que le participe *áva-kīrṇa-* signifie « qui a éjaculé ».

<sup>85</sup> Sans doute à rapprocher du lat. *glans* f. qui s'expliquerait par un étymon i.-e. *\*g<sup>h</sup>élh<sub>2</sub>-p̥-d-*, *\*g<sup>h</sup>h<sub>2</sub>-én-d-* selon M. WEISS (1994 : 142, n. 31).

Comme on le voit sans peine, ces formes sont en perte de motivation dès le védique et n'ont rien à voir avec un composé *rectum-regens* du type de véd. *viśvāpīṣ-* « qui nourrit tout le monde, qui fait prospérer tout le monde ». Ce dernier, aligné sur le causatif *poṣ-áy-a-ti* « nourrir, faire prospérer » est d'émergence toute indienne et ne continue probablement pas quelque chose d'ancien selon KÜMMEL (2000 : 316). La longue n'est pas nécessairement le reflet d'une laryngale initiale, mais constituerait ici une simple cheville métrique.

## 6. comment rendre compte du type de lat. *pūbēs* ?

### 6.1. un composé hypostatique sur thème d'instrumental :

L'étude du dossier étymologique concernant le lat. *pūbēs*, *-is* f. permet de poser un ancien composé hypostatique à l'instrumental. On admettra une locution i.-e. *\*Hp-ú-h<sub>1</sub> b<sup>h</sup>uH-* « se couvrir d'une toison / d'un feuillage ». Sur cette locution aurait été directement bâti un dérivé adjectival *\*Hp-u-h<sub>1</sub>-b<sup>h</sup>(y)-ěs* « qui se revêt d'une toison » (lat. *pūbēs*, *-ěrem*). Il existait vraisemblablement un collectif féminin hystérokinétique *\*Hp-u-h<sub>1</sub>-b<sup>h</sup>(y)-ě(j)* « toison, duvet des plantes ».

La valeur de collectif est encore sensible dans le lat. *pūbēs* au sens de poils pubiens et surtout au sens d'ensemble des jeunes gens parvenus à l'âge d'homme. Le lat. *pūbēs* représente la réfection d'un nominatif *\*pūbē* (<*\*Hp-u-h<sub>1</sub>-b<sup>h</sup>(y)-ě(j)*) au moyen de la désinence vivante de troisième déclinaison (on posera une recharacterisation *\*pūbē* + *-s*). Le plausible adjectif *\*pūbicus* (<proto-lat. *\*pūβ-i-ko-*) « qui concerne la classe des jeunes gens pubères » doit par conséquent s'appuyer sur un thème en *\*-i-* hérité. Le terme latin s'inscrit dans une problématique syntaxique qu'il convient de définir.

### 6.2. essai de typologie syntaxique :

À la lumière des faits dégagés pour rendre compte du lat. *pūbēs*, *-is*, il appert que la grande racine i.-e. *\*b<sup>h</sup>uH-* « pousser, croître » devait connaître deux constructions, sans qu'il soit possible d'établir aucune nuance de sens appréciable, et encore moins d'établir le primat de l'une sur l'autre. On relève ainsi deux modèles syntaxiques.

#### 6.2.1. modèle 1 à l'accusatif

(« faire pousser » + accusatif de la partie du corps)

C'est le type de gr. *φύσαι σάρκας* « pousser de la chair, avoir la chair qui pousse » (Pl., *Leg.* 797e)<sup>86</sup>. Dans l'*Odyssée*, il y a une trace d'un tour *\*φύσαι τρίχας* « avoir les

<sup>86</sup> On relève ainsi chez Hdt 8. 104, *ἐπεὰν τοῖσι ἀμφικτυόσι πᾶσι τοῖσι ἀμφὶ ταύτης οἰκέουσι τῆς πόλιος μέλλῃ τι ἐντὸς χρόνου ἔσεσθαι χαλεπὸν, τότε ἢ ἰοηῆ αὐτόθι φύει πώγωνα μέγαν.* « quand il doit arriver

cheveux qui poussent » reflété indirectement avec un actant hétérogène et non pas homogène (ce n'est pas le corps qui fait pousser les cheveux, mais un agent externe). Il s'agit du fameux passage où les compagnons d'Ulysse perdent les soies de porcs qui les recouvraient jusqu'alors (κ 393),

τῶν δ' ἐκ μὲν μελέων τρίχες ἔρρεον, ᾧς πρὶν ἔφῦσε # φάρμακον οὐλόμενον  
 « ils perdaient les poils que le funeste poison leur avait fait pousser »

Ce type de construction n'est pas limité au verbe φύω, à preuve le tour ποιήν θαλέθω « pousser du gazon » attesté chez Thcr. 25. 16, ποιήν # λειμώνες θαλέθουσι « les prairies se revêtent de gazon ». On s'avisera que le verbe θαλέθω est par ailleurs fondamentalement intransitif (« pousser, croître »), et qu'il fournit sporadiquement l'amorce d'un verbe-copule.

### 6.2.2. modèle 2 à l'instrumental

(« se couvrir de » + instrumental de la partie du corps)

C'est le type de construction illustré par DS 2. 50,

ἔχουσι κεφαλὰς θριξὶ πεφῦκνυῖα<sup>87</sup> λεπταῖς  
 « (les autruches) ont la tête couverte d'un fin duvet »

Le verbe θάλλω « fleurir » connaît des emplois similaires au parfait, ainsi en m 103, φύλλοισι τεθηλῶς # « couvert de feuilles »<sup>88</sup>. Comme faisant écho au vers de Théocrite, on relève en latin le tour corrolaire *prātaque pūbēscunt uariōrum flōre colōrum* « et les prés se revêtent de fleurs aux diverses couleurs » (Ov. *Tr.*, 3. 12, 1). Cet ablatif instrumental se retrouve chez Ennius, qui emploie *pampinīs pūbēscere* « se couvrir de pampres »<sup>89</sup>. Le latin connaît donc encore, à époque historique, le tour impliqué dans la locution \**Hp-ú-h<sub>1</sub> b<sup>h</sup>uH-* « se couvrir d'une toison / d'un feuillage », dont le substantif *pūbēs*, *-is* représente l'avatar.

### 6.3. une phraséologie ancienne :

Il n'est peut-être pas inutile de résumer les données phraséologiques entrevues au cours de cette étude : de fait, elles sont susceptibles de jeter un éclairage nouveau sur le dossier du lat. *pūbēs*. Il appert que la désignation du poil de l'homme emprunte à celle du duvet de la plante, selon un transfert métaphorique très répandu : c'est ainsi qu'en français, la toison intime de la femme est parfois qualifiée de *touffe*, de *buisson* ou même de *gazon*. Dans

---

dans l'heure quelque chose de fâcheux pour tous les voisins qui entourent cette cité, il pousse à la prêtresse locale d'Athéna une grande barbe. »

<sup>87</sup> Noter la variante *πεφρῖκνυῖα* « hérissée(s) ».

<sup>88</sup> Se dit d'un *figuier* (*ἐρῖνέος*).

<sup>89</sup> Enn., *Eum.* (W 158), cité par Cic., *Tusc.* 1. 69, (*hīc non intermittit*) <...> *uītēs laetificā pampinīs pūbēscere* « ici on voit invariablement la vigne enchanteresse épandre ses pampres ».

le même esprit, la langue d'Aristophane use des termes de *χνούς* « duvet »<sup>90</sup> ou de *λόχμη* « fourré »<sup>91</sup>.

L'arm. *t'aw* « velu, poilu »<sup>92</sup> (traduit le gr. *δασύς*) fournit un dérivé *t'aw-ut* « touffu » (d'où, pris substantivement : « bois touffu, taillis »). Chez les poètes latins, il existe toute une constellation phraséologique associant la jeunesse au premier duvet qui *fleurit* sur les joues. Ce modèle se fonde sur Virgile (*En.* 8. 160), *tum mihi prīma genās uestībat flōre iuuentās* « la jeunesse alors revêtait mes joues d'un premier duvet ». Ce tour imagé a fini par devenir un *topos* chez Silius Italicus, qui en use au moins quatre fois dans sa propre épopée :

*Pun.* 3. 84, *inde ubi flōre nouō pūbēscet firmior aētās*  
« puis quand une génération plus solide fleurira à nouveau »

*Pun.* 5. 12, *nāuāque iuuentā # flōrēbat*  
« il était dans la fleur de sa jeunesse industrielle »

*Pun.* 6. 22, *puer addere sēsē # pūbēscēte genā castrīs optārat*  
« le jeune homme à la barbe naissante avait souhaité rejoindre l'armée »

*Pun.* 16. 677, *Sīdoniusque puer uix pūbēscēte iuuentā*  
« et le jeune homme de Tyr, sa jeunesse lui poussant à peine (sur les joues) »

Il existe plusieurs permutations métaphoriques : on dira que la jeunesse fleurit sur les joues du jeune homme pour dire que la barbe lui pousse, ou que ses joues se revêtent d'un fin duvet pour dire qu'il est dans sa prime jeunesse. Le terme de *fleur* est à entendre de deux façons : il désigne le tendre duvet qui recouvre les joues du jeune homme et la meilleure part de quelque chose (ici : la *fleur* de la jeunesse).

Ce complexe métaphorique s'appuie probablement sur des phraséologies plus anciennes, qui s'inscrivent dans une codification d'ordre tabouistique : le poil du jeune homme est qualifié de duvet des plantes, de même que les brins d'herbe sont les poils de la terre : ce n'est pas autrement qu'on peut ramener à l'unité les diverses acceptions de lat. *pūbēs*. Dès lors, le jeune homme est dit être *florissant*, et la terre se couvre de *pelouses*.

## 7. bilan :

L'étude du lat. *pūbēs* permet de supposer, dès la période commune, un vaste réseau phraséologique concernant la désignation i.-e. du « poil » et de la « toison » qui se disent des plantes aussi bien que des humains. Le nom du lotus et de la fleur en védique seraient ainsi

---

<sup>90</sup> *Nuées*, 978.

<sup>91</sup> *Lys.*, 800 et *Ass.*, 61.

<sup>92</sup> Se dit d'Esäü (*Gn.* 27. 11, *eṭbayr im Esaw ayr t'aw* « mon frère Esäü est un homme velu »).

étymologiquement apparentés au lat. lat. *pūbēs* f. « toison virile ». Le statut morphologique du lat. lat. *pūbēs*, *-ĕrem* « pubère » mérite d'être mis en exergue. Il s'agirait d'un ancien composé hypostatique à l'instrumental \**Hp-u-h<sub>1</sub>-b<sup>h</sup>(u)-ĕs* « qui se revêt d'une toison » (reflétant une locution i.-e. \**Hp-ú-h<sub>1</sub> b<sup>h</sup>uH-* « se couvrir d'une toison / d'un feuillage »). Ce travail se propose ainsi d'isoler un étymon i.-e. \**Hp-ĕu* « toison » (collectif hystérokinétique) qu'il faut probablement renoncer à motiver étymologiquement, du moins dans l'état actuel de nos connaissances.

**Romain GARNIER**

Université de Limoges (France)

[garromain@gmail.com](mailto:garromain@gmail.com)

### Éléments de bibliographie :

ADAMS D. Q.

(1985a), « Sanskrit *pūmān*, Latin *pūbēs*, and Related Words» *Die Sprache* 31 (1985), pp. 1—16.

(1985b), « Latin *mas* and *mas-turbari* » *Glotta* 63 (1985), 241—247.

ADAMS J. N. (1982), *The Latin Sexual Vocabulary*, Londres 1982.

BALLES I. (2006), *Die altindische Cvi-Konstruktion : Form, Funktion, Ursprung*. Bremen 2006.

BARTONĚK A. (2002), *Handbuch des mykenischen Griechisch*, Heidelberg 2002.

BENVENISTE E. (1948), *Noms d'agent et noms d'actions en indo-européen*, Paris 1948.

BILE M. (1988), *Le dialecte crétois ancien. Étude de la langue des inscriptions. Recueil des inscriptions postérieures aux IC*. Paris 1988.

BRACHET J.-P. (2001), « *Spoliare* et *despoliare* / *expoliare* : du dénominatif au parasyntétique ? Remarques sur les verbes latins à sens privatifs » in *DE LINGVA LATINA NOVAE QVÆSTIONES, Actes du X<sup>ème</sup> Colloque International de Linguistique Latine, Paris-Sèvres, 19-23 avril 1999*, edd. C. MOUSY et J. DANGEL, M. FRUYT, L. NADJO et L. SZNAJDER, Louvain, 2001.

CHANTRAINE P., (1968) *Dictionnaire étymologique de la langue grecque, Histoire des mots*, Paris 1968, (abrég. *DELG*), 4 volumes : I (A-Δ), 1968, II (E - K), 1970, III (Λ-Π), 1975, IV<sup>1</sup> (Π-Ψ), 1977, IV<sup>2</sup> (Φ-Ω), par J. TAILLARDAT, O. MASSON, et J.-L. PERPILLOU, dir. M. LEJEUNE.

EICHNER H. (1974), « Zu Etymologie und Flexion von vedisch *strī* und *pūmān* », *Die Sprache* 20, 1974, pp. 26—42.

FRUYT M., (1986), *Problèmes méthologiques de dérivation à propos des suffixes latins en -cus*, Paris 1986.

GARNIER R.

(2008a) « Nouvelles réflexions étymologiques autour du gr. *ἀνθρωπος* », *BSL* 103/1, 2007 (2008), 131—154.

(2008b), « Nouvelles réflexions autour de gr. *ψάμαθος* », *Die Sprache* 46/1,



- 2006 [2008], pp. 81—93.
- HIERCHE R. (1964), *Untersuchungen zur Frage des tenues aspiratae im indogermanischen*, Wiesbaden 1964.
- HOFFMANN K. et FORSSMAN B. (1996), *Avestische Laut- und Flexionslehre*, Innsbruck 1996.
- KELLER M. (1992), *Les verbes latins à infectum en -sc-, étude morphologique*, Bruxelles 1992.
- KIMBALL S. (1999), *Hittite Historical Phonology*, Innsbruck 1999.
- KLOEKHORST A.  
 (2005), « Hittite *hapusa(ss)-* », *Journal of IE Studies* 33, 2005, pp. 27—39.  
 (2008), *Etymological Dictionary of the Hittite inherited Lexicon*, Leiden-Boston, Brill, 2008.
- KLUGE F. (1989<sup>22</sup>), *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache, 22 Auflage...völlig neu bearbeitet von Elmar SEEBOLD*, Berlin-New-York 1989 (abrév. *EWdS*).
- KRONASSER (1966), *Etymologie des hethitischen Sprache* (2 vol.), Wiesbaden 1966.
- KÜMMEL M. J., (2000), *Das Perfekt im Indoiranischen*, Wiesbaden 2000.
- LUBOTSKY A.,  
 (1985), « The PIE word for dry », *ZVS* 98, 1985, pp. 1—10.  
 (1997), « The Indo-Iranian reflexes of PIE \**CRHUV* », in *Sound law and analogy. Papers in honor of R. S.P. BEEKES on the occasion of his 60th birthday*, Amsterdam-Atlanta 1997, pp. 139—154.
- MAYRHOFER M.,  
 (1956), *Kurzgefaßtes etymologisches Wörterbuch des Altindischen*, Heidelberg 1956—1980, trois volumes (abrév. *KEWA*).  
 (1986), *Indogermanische Grammatik I/2, Lautlehre (Segmentale Phonologie des Indogermanischen)*, Heidelberg 1986.  
 (1992), *Etymologisches Wörterbuch des Alt Indoarischen*, Heidelberg 1992—2001, trois volumes (abrév. *EWaiA*).
- MELCHERT H.C.  
 (1993), *Cuneiform Louvian Lexicon*, Chapel Hill N.C. 1993.  
 (1994), *Anatolian Historical Phonology*, Amsterdam-Atlanta 1994 (2003<sup>2</sup>).
- NERI S. (2007), *cadere e abbattere in indoeuropeo. Sull'etimologia di tedesco fallen, latino aboleo e greco apólymi*. Innsbruck 2007.
- NUSSBAUM A.J. (1986), *Head and Horn in Indo-European*, Berlin New-York 1986.
- OETTINGER N.(2000), « Die Götter *Pūšan*, *Pan*, und das Possessifsuffix \**-h<sub>3</sub>én* » in *Indoarisch, Iranisch und die Indogermanistik*, Wiesbaden 2000, pp. 393—400.
- PINAULT G.-J.(2007) « A star is born. A « New » PIE \**-ter-* Suffix » in Alan J. NUSSBAUM (ed.), *Verba Docenti. Studies in historical and Indo-European linguistics presentend to Jay H. JASANOFF*, Ann Arbor-New York, Beech Stave Press, 2007, pp. 271—279.
- PIRART E. (2006), *Guerriers d'Iran. Traduction annotées des textes avestiques du culte zoroastrien rendu aux dieux Tištriia, Miθra et Vṛθrayna*. Collection Kubaba, série antiquité VIII, Paris 2006.

- PUHVEL J. (1991), *Hittite Etymological Dictionary*, Berlin-New York 1991.
- RIEKEN E. (1999), *Untersuchungen zur nominalen Stammbildung des Hethitischen*, Wiesbaden 1999.
- RIX H. (2001<sup>2</sup>), *Lexikon der Indogermanischen Verben* (abrév. *LIV*<sup>2</sup>), Wiesbaden 2001<sup>2</sup>.
- SCHULZE W. (1933), *Kleine Schriften*, Göttingen, 1933.
- STEINBAUER D. H. (1999), *Neues Handbuch des Etruskischen*, Subsidia Classica 1, 1999.
- TAILLARDAT J. (1965), *Les images d'Aristophane*, Paris 1965.
- TICHY E. (1983), *Onomatopoeitische Verbalbildungen des Griechischen*, Wien 1983.
- TISCHLER J. (2001), *Hethitisches Handwörterbuch*, Innsbruck 2001.
- WALDE A. - HOFMANN J. B. (1938—1956 I et II), *Lateinisches etymologisches Wörterbuch*, 2 vol., Heidelberg (réédition : 1965-1972<sup>4</sup>, abrég. *WH*).
- WATKINS C. (1982), « A Greco-Hittite Etymology » in *Serta Indogermanica, Festschrift für Günter NEUMANN zum 60. Geburtstag*, ed. J. TISCHLER, Innsbruck 1982, pp. 455—45.
- WEISS M. L. (1994), « Life everlasting : Latin *iūgis* « everflowing », Greek *ὕγις* « healthy », Got. *ajukdūþs* « eternity » and Avestan *yauuaējī-* « living forever », *MSS* 55, 1994 [1995], pp. 131—156.
- ZEIFELDER S. (1997), « Heth. *hapus(s)-* 'Schaft, Penis' und die Frage des dritten laryngals », *HS* 110, 1997, pp. 188—210.

ABSTRACT—Latin *pūbēs*, *-is* f. meaning both « pubic hair » and « social group of young people having reached puberty » belongs to the inner part of the Latin inherited vocabulary. It obviously functions as a *collective* name. It is noteworthy that Latin *pūbēs* is also used for the agricultural vocabulary : this may refer to old phraseological features, for which evidence can be brought forward. It is also the same for the inchoative verb *pūbēscō* « to come into leaf / get covered with down » which may be used both for humans and for plants. As a matter of archaism, a sigmatic adjective *pūbēs*, *-ēris* « pubescent » is also met with. So far, all these words have remained unexplained within Latin itself, and the lack of evident comparative resource induces many scholars either to be exceedingly cautious about it, or to propound views that must be regarded as groundless and far-fetched, however ingenious they may be. That's why it would be advisable to assume an old compound ending in *\*<sup>o</sup>b<sup>h</sup>(y)-ēs* based upon the PIE root *\*b<sup>h</sup>uH-* « to grow ». It is not unconceivable that this compound reflects a locution including a PIE instrumental (« to get covered with down »). Greek *θριξὶ πεφῶκέναι* « to be covered with hairs » would share the same syntactical pattern. There is also a by-form using a body part accusative (as in Greek *πώγωνα φύειν* « to grow a beard »). The Latin language shows several locutions reflecting a PIE instrumental (*flōribus / pampinīs pūbēscere* « to get covered with flowers / vine branches »). With a thorough examination, it seems obvious that the Latin *pūbēs*, *-ēris* « covered with down, pubescent » is a former hypostatic compound with a first member in the instrumental case. Henceforth, we may assume a PIE etymon *\*Hp-u-h<sub>1</sub>-b<sup>h</sup>(y)-ēs* « covered with down, for whom the down has grown out » being connected with a collective *\*Hp-u-h<sub>1</sub>-b<sup>h</sup>(y)-ē(j)* f. « down, pubic hair » and « class of pubescent people ». Both these forms would eventually imply a PIE syntagm *\*Hp-ú-h<sub>1</sub> b<sup>h</sup>uH-* « to get covered with down».

**Postal address : M. Romain GARNIER**  
63, avenue Parmentier  
75011 Paris (France)